Administration et Rédaction :
1303, 4ème Avenue Ouest
Prince-Albert, Sask., Téléphone 2964

Abonnement :
Un an, Canada - $1.50
Un an, Étranger - $2.00

A.-F. AUCLAIR, O.M.I., Directeur

LE PATRIOTE DE L'OUEST

Le seul journal français de la Saskatchewan

Organe des Catholiques de langue française du Nord-Ouest

Paraissant tous les mercredis

NOTRE FOI! NOTRE LANGUE!

8ième Année — PRINCE-ALBERT, SASK., MERCREDI 18 DECEMBRE 1918. — No. 41

La démission de M. Motherwell

L'événement politique de la semaine, au Canada, est la démission de l'honorable W. R. Motherwell, ministre de l'Agriculture dans le cabinet de Régina. On ne saurait l'envisager purement et simplement comme une affaire provinciale, étant donnés les motifs qui l'ont entraînée et la situation toute particulière dans laquelle se trouve le gouvernement unioniste, depuis que la fin de la guerre lui a enlevé son unique raison d'être et rendu leur liberté à un certain nombre de libéraux qui le soutenaient avec plus ou moins de conviction.

M. Motherwell est d'avis que le premier ministre de la Saskatchewan, comme chef du parti libéral dans la province, doit se prononcer immédiatement contre le maintien au pouvoir du gouvernement unioniste. C'est faute d'avoir réussi à faire partager son opinion à M. Martin qu'il a cru devoir se séparer de lui et abandonner le poste qu'il occupait depuis 1905. En outre, le ministre de l'Agriculture se trouvait en désaccord avec son chef et ses collègues au sujet d'un projet de loi qui doit venir devant la Législature à la session actuelle.

Sur quelle question d'intérêt provincial porte ce différend? Il serait très intéressant de le savoir, mais l'échange de lettres entre les deux ministres ne fournit aucune précision. D'aucuns prétendent qu'il s'agit de la question des langues. On ignore peut-être que M. Motherwell envisage ce problème avec beaucoup plus de largeur de vue que nombre de ses collègues du cabinet et de la députation. Il est par-dessus tout un chaud partisan de la reconnaissance officielle du français et il n'y a aucun doute que s'il était à la tête du gouvernement de la province, il n'hésiterait pas à s'engager à fond sur ce point. M. Martin est moins audacieux, bien qu'animé à notre égard des mêmes dispositions bienveillantes; mais nous ne voyons pas là matière à rupture entre les deux ministres. C'est évidemment d'une autre question de politique provinciale qu'il s'agit, vraisemblablement des conséquences qu'entraînera pour la Saskatchewan l'adoption du plan Calder pour l'établissement des soldats sur des terres.

* * *

Au reste, il est clair que M. Motherwell en veut par-dessus tout au gouvernement unioniste. Dans un long mémoire présenté au premier ministre, et que ce dernier a produit devant la Chambre, il groupe ses griefs contre l'administration Borden, au cours des douze mois écoulés, autour de huit chefs principaux: faillite des deux enregistrements, mauvaise conduite de la campagne de production intense; abomination de la loi des élections de guerre; incompétence du ministère du Travail à résoudre le problème de la main-d'œuvre; programme défectueux des chemins de fer; programme de colonisation par les soldats préjudiciable aux provinces; farce de la conférence interprovinciale pour régler la question des ressources naturelles; maintien du patronage de parti, malgré la promesse formelle du contraire.

A première vue, il semble bien que tout ceci est uniquement du ressort fédéral et qu'il n'appartient à aucun gouvernement provincial d'y remédier ni d'en porter la responsabilité. Cependant, comme le fait très justement remarquer M. Motherwell, la question des ressources naturelles est tout aussi bien provinciale que fédérale, la loi des élections de guerre est un véritable empiétement sur les droits provinciaux et le programme de Calder place les provinces de l'Ouest sous la dépendance financière d'Ottawa.

Justifiée ou non, la démission de notre ministre de l'Agriculture n'aidera pas à réparer la fissure que porte au flanc le bloc unioniste. Venant peu après les explications fournies par MM. Fielding et Walter Scott, deux libéraux unionistes heureux de secouer le joug, elle n'est pas de nature à améliorer la situation précaire du parti et pourrait même fort bien précipiter une rupture menaçante depuis deux ou trois semaines. Coïncidence curieuse: dans le même temps, la rumeur court que M. Martin serait l'un des candidats éventuels à la succession de M. Laurier.

* * *

Quoiqu'il advienne dans le monde politique, il demeure que la Saskatchewan perd en M. Motherwell un administrateur consciencieux et capable. La presse des deux camps est unanime à louer ses mérites et à regretter son départ. Le premier, il avait eu l'idée d'une association de cultivateurs pour se protéger mutuellement contre les nombreux intérêts ligués en vue de porter atteinte à leurs profits; il avait ainsi préparé la voie à la puissante organisation des Grain Growers. Lors de la formation du premier gouvernement de la Saskatchewan, en 1905, sa nomination comme ministre de l'Agriculture s'imposait. Pendant plus de treize ans il a dirigé le mouvement agricole de la province avec une maîtrise que ses adversaires, aussi bien que ses amis politiques, se sont plu à reconnaître. On le considérait comme le plus prévoyant et le plus entreprenant de tous les ministres de l'Agriculture du Dominion. Il excellait surtout à choisir les hommes compétents pour mettre à la tête des divers départements de son administration.

M. Motherwell n'est plus ministre, mais sa carrière politique n'est pas forcément achevée. Les Franco-Canadiens, auxquels il a toujours été sympathique, le voient avec peine abandonner son portefeuille. Ils savent néanmoins que même simple député, il continuera de servir efficacement les idées saines et larges qui ont toujours trouvé en lui un défenseur.

DONATIEN FRÉMONT.

SIMPLES NOTES

"Il y a des choses plus importantes encore que la question des langues. Des vues extrêmistes et une législation extrêmiste n'ont pas toujours donné les meilleurs résultats."

Honorable W. M. Martin

* * *

Le Post, de Régina, et le Star, de Saskatoon, tous les deux la propriété du Juif Herman, condamnent M. Motherwell pour avoir quitté le cabinet provincial. Cependant les mêmes journaux, il y a un an, sommaient notre ministre de l'Agriculture, ainsi que M. Langley, ministre des Affaires municipales, d'abandonner leur poste, à cause de leur opposition ouverte au gouvernement unioniste.

* * *

M. Martin a noté fort à propos, l'autre jour, à la Chambre, que dans l'Ontario, il y a des écoles où l'on enseigne l'allemand et qu'il y en a même où il passe avant le français. Qu'en pensent nos loyaux orangistes de la Saskatchewan?

* * *

Le coût de la guerre pour les Alliés, d'après Lloyd George, s'élève à 120 millions. C'est la note que devront payer les Empires du Centre.

* * *

La guerre est finie, mais nous ne serons pas mieux renseignés pour cela sur ce qui se passe en Europe. Le gouvernement des Etats-Unis a pris possession des câbles transatlantiques et contrôlera toutes les dépêches venant du congrès de Versailles. Les câblogrammes des correspondants canadiens passeront après ceux des correspondants américains, qui seront au nombre de 500 environ. Quant au représentant de la grande presse canadienne, M. Dafoe, directeur du Free Press, *de Winnipeg, il est lui-même l'homme du gouvernement unioniste. Ne comptons pas être renseignés d'une façon bien impartiale.*

* * *

Songe-t-on qu'il se prépare dans l'Europe centrale, sous la raison sociale d'une république sociale-démocratique, un bloc formidable de soixante-dix millions d'Allemands? L'Allemagne a perdu, le 11 novembre, deux millions d'Alsaciens-Lorrains, mais elle a gagné dès le lendemain douze millions d'Allemands d'Autriche.

* * *

M. Viviani déclare qu'on ne peut se fier à une république allemande. Bismark non plus, en 1871, ne croyait pas possible une république française; c'est pour cela qu'il l'imposa aux vaincus. Cependant c'est sous le régime républicain que la France s'est relevée de l'humiliation qu'elle avait subie sous le régime impérial.

* * *

La Saskatchewan a souscrit vingt-six millions à l'Emprunt de la Victoire, soit deux millions de plus que ce qui lui avait été assigné pour sa quote-part.

* * *

On prétend que c'est la presse qui a été cause des émeutes récentes à Munich; la populace lui reproche de l'avoir induite en erreur, tout le temps de la guerre.

Notre nouveau Feuilleton

Nous commencerons, la semaine prochaine, la publication de l'admirable roman de Pierre l'Ermite, la Grande Amie.

Nos lecteurs nous sauront gré, nous n'en doutons pas, de leur procurer le plaisir de lire ou de relire cette oeuvre attachante qui a mérité d'être couronnée par l'Académie Française.

L'article 177 va être amendé

Le projet du gouvernement favorise l'enseignement du français

M. Martin expose son programme de reconstruction. —Colonisation. —Question des langues. —Pas de législation extrêmiste. —L'union avant tout. —Démission de M. Motherwell, ministre de l'Agriculture. —Premiers coups de feu de la bataille scolaire. —M. Martin dépose les amendement à la loi scolaire.

(De notre correspondant spécial)

Régina, 17 décembre

Au cours de la séance d'hier, le premier ministre Martin a présenté un amendement à la loi scolaire. Cet amendement stipule que l'anglais sera seul enseigné à l'école, mais il fait cependant une part au français.

Il est ainsi conçu:

"L'article 177 de la Loi scolaire, chapitre 23 des Statuts de la Saskatchewan, 1915, est par les présentes rappelé et il y est substitué ce qui suit: Dans toutes les écoles, l'enseignement se donnera dans la langue anglaise et aucune autre langue que l'anglais ne sera enseignée pendant les heures de classe dans aucune école de la province, sauf tel que stipulé ci-dessous.

"Quand le bureau d'un district scolaire le désire et adopte une résolution à cet effet, la langue française peut être enseignée comme matière de classe pendant une période n'excédant pas une heure par jour et fera partie du cours scolaire. Cet enseignement comprendra la lecture française, la grammaire française et la composition française."

Le débat sur la question scolaire s'ouvrira vraisemblablement d'ici quelques jours.

A la suite de la proposition de l'adresse en réponse au discours du trône, qui a été faite par le Rév. M. L. Leitch, (Morse) et G. W. Sahlmark (Saltcoats), M. Martin a exposé son programme pour la période de reconstuction.

"Reconstruire", dans la pensée de notre premier ministre, c'est recommencer au point où nous en étions au moment de la déclaration de la guerre. Ceci ne comporte pas forcément le maintien d'un tarif élevé, comme on semble le croire dans certaines parties du pays. La période de reconstruction entraîne d'importantes choses à accomplir, entre autres la réinstallation des soldats dans la vie civile. Le gouvernement fédéral a institué une nouvelle commission qui devra s'occuper de ce grave problème.

Il sera nécessaire d'exposer à Ottawa la nécessité d'augmenter les lignes secondaires de chemins de fer dans certaines parties de la Saskatchewan. On a dit quil y avait déjà trop de chemins de fer au Canada. Ceci peut être vrai pour certaines des lignes principales, mais ce n'est pas le cas pour les lignes d'embranchement. Elles font grandement défaut au contraire, un peu partout et plus spécialement dans le sud-ouest, où l'on a fait venir des colons par milliers et où nombre d'entre eux sont encore à 50 ou 60 milles des facilités de transport.

Attaquant le problème de la colonisation, M. Martin dit qu'il n'y a pas, à proprement parler, dans la province, d'homesteads convenables pour l'établissement des militaires. Il pense que c'est une erreur de pousser le soldat retour du front à s'établir sur une terre s'il n'a pas l'expérience et l'entraînement voulus pour cela. Le gouvernement de la Saskatchewan a déjà pris des mesures pour aider ceux qui se proposent de devenir cultivateurs. Le ministère de l'Agriculture a recueilli les noms des fermiers désirant prendre des anciens soldats et leur payer un salaire tout en leur donnant un cours pratique.

La question de l'éducation

Le passage le plus important et le plus attendu du discours de M. Martin a été celui où il a parlé de la question de l'éducation.

Le premier ministre commence par tracer l'historique du mouvement en faveur de l'amélioration des écoles, inauguré par M. Walter Scott. Il estime que la discussion que le mouvement a provoquée a été d'un grand bénéfice à la cause de l'instruction.

L'une des grandes difficultés que le gouvernement a toujours eu à surmonter a été la pénurie d'instituteurs. Depuis 1905, on a manqué annuellement, en moyenne de 700 instituteurs diplômés. Au commencement de l'année, on a décidé de refuser des permis; mais à l'ouverture des écoles d'été, cette mesure a dû être abandonnée. Qu'on ne s'imagine pas cependant que des permis sont délivrés à des personnes qui n'ont pas les qualifications académiques requises.

Pas d'extrêmisme

S'il était possible d'avoir suffisamment de bons instituteurs qualifiés de langue anglaise, la question des langues pourrait être réglée sans grandes difficultés. Il y a cependant des choses plus importantes encore que la question des langues. Des vues extrêmistes et une législation extrêmiste n'ont pas toujours donné les meilleurs résultats.

M. Martin fait remarquer que dans l'Ontario, la province à laquelle la Saskatchewan a emprunté en grande partie son système scolaire, il y a des écoles où l'on enseigne l'allemand et il y en a même où l'allemand est enseigné de préférence au français.

"L'objet que nous devons avoir en vue est d'unir le peuple de cette province, quelle que soit la différence des croyances. Nous devons être préparés à aborder cette question avec une grande largeur d'esprit et ne pas chercher à isoler aucun groupe de la population. C'est une question qui doit être étudiée d'un point de vue sympathique."

Au sujet du rapport du Dr Foght, M. Martin déclare que quelques-unes de ses suggestions ont été adoptées depuis par le gouvernement, tandis que d'autres ont été adoptées dès avant le rapport. Il y a cependant une proposition qui pourrait être discutée à cette session, c'est celle d'établir la municipalité comme base de l'organisation scolaire.

La Chambre a nommé ses divers comités. Le comité d'éducation se compose des députés suivants:

Latta, Martin (Régina), Bagshaw, Cross, Sahlmark, Martin (Wilkie), Magee, Murray, Gamble, Maclean, Gallaugher, Badger, Fraser, Glenn, Salked, Sterling, Spence, Parker, Harmanson, Johnston, Clinch, Jones, Taylor, Sykes, Malcolm, Phin.

La démission de M. Motherwell

Une grande surprise a été réservée aux députés jeudi quand M. Martin, au début de la séance, leur a annoncé la démission de M. Motherwell. Personne n'était au courant de l'affaire, en dehors des ministres. M. Martin a donné lecture de la longue correspondance échangée entre les deux membres du cabinet. Lorsque M. Motherwell s'est levé pour dire quelques mots à la suite de M. Martin, on lui a fait des deux côtés une longue ovation.

M. Langley, ministre des Affaires municipales, administrera le département de l'Agriculture pendant la durée de la session, après quoi il y aura vraisemblablement un remaniement ministériel.

Premiers coups de feu

Nous avons assisté, le même jour, à une première préparation d'offensive en vue de la grande bataille scolaire. M. William Badger, député de Rosetown, a présenté une pétition de la population de Tessier demandant au gouvernement une loi qui impose une seule langue à l'école. On attend d'autres pétitions semblables qui doivent être présentées par les autres membres de l'opposition. D'autre part, tous les députés ont reçu une lettre de M. J. F. Bryant, président de la *School Trustees Association*, les pressant d'adopter les réformes proposées à la convention de Saskatoon.

Des bills spécifiant une augmentation de taxes pour les banques et les compagnies fiduciaires ont reçu leur première lecture.

Le budget financier ne sera présenté qu'après le jour de l'An.

Le président du Portugal assassiné

Le Dr Sidonio Paes, président du Portugal, a été assassiné dimanche soir dans une gare, à Lisbonne, pendant qu'il attendait un train. Un jeune homme a tiré sur lui trois coups de révolver. Le meurtrier a été massacré par la foule et un autre individu suspect de complicité a été arrêté. On croit que le crime a été préparé par la Ligue des Jeunes Républicains.

Le Président Wilson en France

Le président Wilson a débarqué à Brest vendredi dernier au milieu d'une grande manifestation d'enthousiasme populaire. Le maire de la ville lui a présenté une adresse de bienvenue à laquelle il a répondu brièvement. Toutes les rues étaient bordées de soldats américains en tenue de service qui lui présentaient les armes. Moins de trois quarts d'heure après avoir touché le sol français, le président et Mme Wilson étaient déjà en route pour Paris.

Leur arrivée dans la capitale a été saluée par une salve d'artillerie. Tous les journaux ont publié leurs photographies et de longs articles élogieux sur le rôle politique de M. Wilson.

Un grand dîner a été donné au palais de l'Elysée par Mme Poincaré. En réponse au discours de M. Poincaré, le président Wilson a déclaré que le peuple des Etats-Unis n'avait pas visé seulement à gagner la guerre, mais encore à assurer la paix future du monde, à poser les fondations de la liberté et du bonheur des nations.

A l'unanimité, le conseil municipal de Paris a décidé de conférer au président Wilson le titre de "citoyen de Paris", lors de sa réception à l'hôtel de ville.

Le discours que le président Wilson prononcera devant les troupes américaines sera un des plus importants qu'il prononcera en Europe, croit-on. Les Européens espèrent y puiser une idée exacte de la position du président Wilson sur diverses questions importantes.

Le Nouveau Collège de Gravelbourg

Première ouverture des classes avec une inscription de 60 élèves. —Cours commercial et cours classique sous la direction de neuf professeurs. —L'enseignement sera entièrement à base française. —Nouvelle construction dès le printemps prochain pour suffire à toutes les demandes d'admission.

Premier collège français de la Saskatchewan

Au moment où le fanatisme s'acharne, inutilement d'ailleurs, à vouloir faire disparaître le français, aussi bien que toutes les langues non-anglaises, de la Saskatchewan, nos compatriotes auront la consolation et le réconfort d'apprendre que le nouveau collège de Gravelbourg vient d'ouvrir ses portes.

L'entrée des élèves a eu lieu, *mardi le 10 décembre*, avec une première inscription de 60 étudiants dont nous publions les noms ci-dessous.

L'édifice temporaire à trois étages, de 60 pieds par 40, en briques, qui abrite les élèves, quoique très confortable, est déjà insuffisant pour répondre à toutes les demandes. Dès le printemps, on projette d'élever, sur les bases du soubassement qui sert d'église actuelle, une magnifique construction de plus d'une centaine de mille piastres.

Disons en passant que ce vaste soubassement de 140 pieds par 52, qui a coûté $18.000, a été donné généreusement l'hiver dernier, par les paroissiens de Gravelbourg qui se sont mis aussitôt à construire une nouvelle église. Cette dernière est déjà presque toute achevée à l'extérieur et c'est un véritable monument, de même que le nouveau Couvent qui vient aussi d'être inauguré.

C'est à bien juste titre que toute la population de Gravelbourg est fière de tant de magnifiques institutions qui surgissent ensemble comme par enchantement dans ce centre bien français.

Le collège de Gravelbourg est l'espoir de l'avenir. Sa fondation est un bienfait inappréciable pour tout l'élément franco-canadien de la Saskatchewan.

Les nombreuses demandes d'admission qui affluent de tous côtés sont une preuve que l'œuvre était nécessaire et qu'elle est appelée à prendre rapidement un large développement.

Ce collège est l'institution qu'il nous faut pour préparer les jeunes générations à toutes les luttes que *nous avons encore à soutenir*. Tous les élèves sont canadiens français et l'enseignement est entièrement à base française. N'est-ce pas la seule vraie méthode pour qu'on y apprenne avec une égale perfection le français et l'anglais?

Trois classes péparatoires au cours commercial et au cours classique indistinctement ont été établies immédiatement, en même temps que se poursuivent les cours d'Eléments Latins, de Méthode, de Versification et de Belles-Lettres.

Voici la composition du personnel:

MM. C. N. Deslandes, ptre, Supérieur; L. P. Gravel, ptre Procureur; A. Ernv, ptre, Préfet des études. Les professeurs sont MM. J. E. Brouillard; Chas. Ouellet; E. Barbeau; R. Boucher; J. Daunais; H. Labrecque.

Tous les élèves ne sont pas encore arrivés à raison de l'épidémie d'influenza, mais voici les noms de tous ceux qui sont inscrits.

Armand Arquin, Gravelbourg; Paul Deault, Hoey, Sask.; Raymond Poulin, Gravelbourg; Raoul Gauthier, Gravelbourg; Rosaire Gagnon, Gravelbourg; Lucien Lefebvre, Gravelbourg; Raymond Thouin, Gravelbourg; Irénée Li-

(A suivre à la deuxième page)



Lettres au "Patriote"

POUR LA LANGUE

Beaumont, Alta

[illegible] quelque temps, j'entendais un bon vieux Canadien français dire à son voisin ces paroles [illegible] malheureusement, sont vraies [illegible] des cas. "C'est la faute [illegible] Canadiens s'ils sont persécutés [illegible] droits sont méconnus. [illegible] hommes d'aujourd'hui sont [illegible] mouillées; dans mon [illegible] temps on réclamait ses [illegible] coups de fourche, à coups [illegible] et à coups de poings." [illegible] ces paroles [illegible] nos anciens qui [illegible] légué les précieux dons [illegible] de la langue. A nous, [illegible] fructifier, de les conserver [illegible] intacts et de nous [illegible] à les défendre par- [illegible].

[illegible] qui sont en position [illegible] leur part par la [illegible] journaux et dans les assemblées [illegible] publiques. On les admi- [illegible] ennemis seront saisis [illegible] la vue du courage [illegible]. Vous, les jeunes [illegible] aujourd'hui êtes assis sur [illegible] collège, préparez-vous [illegible] demain. Votre ra- [illegible] vous, la patrie attend [illegible] ce qu'elle a demandé [illegible] enfants disparus, ce [illegible] de ceux qui sont [illegible] dans l'arène.

[illegible] la patrie n'attend pas ce [illegible] seulement des "in- [illegible] demande secours [illegible] enfants, car tous peu- [illegible] ses droits, non [illegible] de fourche, à coups de [illegible] de poing" mais [illegible] sont si nombreux [illegible] sa bonne volonté et [illegible] en pratique les enseignements [illegible] nos défenseurs nous [illegible] de temps en temps.

[illegible] faire votre quote-part [illegible] votre concours à la [illegible] de Sa Majesté LA LANGUE FRANÇAISE? Voici un excellent moyen de prouver votre patriotisme. Combien de Canadiens des Provinces de l'ouest font partie de la clientèle des maisons de commerce de T. Eaton, de R. Simpson, de Ramsay, de Galloway, etc., et écrivent à ces maisons en anglais, fournissant à ceux qui les lisent un sujet de railleries. Combien d'Acadiens des provinces maritimes se font une gloire d'écrire dans une langue qui leur est étrangère! Je connais certains hommes de la classe dirigeante, qui prêchent le patriotisme et qui cependant ne rougissent pas de faire la grande partie de leur correspondance en anglais. En Ontario, où nous avons tant à souffrir, nos compatriotes s'imposent l'obligation d'écrire en anglais. Je connais très peu la province de Québec, mais je sais que là, comme ailleurs, on a peur d'envoyer la correspondance télégraphique en français.

Savez-vous le *mal* que vous faites en refusant ou en ayant honte d'écrire en français lorsque vous faites une commande chez les Anglais? Vous diminuez les chances d'emploi de commis bilingues, de catalogues bilingues dans ces maisons, dont les trois quarts de la clientèle sont français. *Ce qui est* pire encore, vous fournissez à nos voisins une arme dangereuse. Vous éloignez le jour où nous pourrons prendre notre place au soleil sans nous faire dire que nous sommes des intrus dans ce pays qui est à nous.

Vous qui me lisez, aurez-vous la bonne volonté, à la prochaine commande chez Eaton, Simpson, etc., de l'écrire en francais et d'ajouter, sans jamais vous fatiguer, cette petite phrase à la fin de votre commande: "Je serais heureux de recevoir un catalogue en français." Pendant que tant d'hommes font tant d'efforts pour conserver notre doux parler, pendant que de jeunes institutrices dans la province *supérieure* ont à braver *la prison et* les peines pour conserver l'amour du français chez leurs élèves, pendant que nos avocats ont à plaider devant les tribunaux la cause de la langue, pendant que des religieux sont traînés devant les cours de justice pour démontrer le sérieux de la lutte, pendant que la plus haute autorité sur la terre proclame que nous sommes opprimés, vous rendez inutiles toutes ces souffrances et tous les beaux gestes de nos défenseurs.

Quelquefois nous recevons de beaux témoignages de sympathies de nos voisins comme des maisons suivantes:

Johnstone Walker, Edmonton, dont le service français est sous la direction de M. Lambert Riopel; Christie Grant, Winnipeg, sous la direction de M. Albert Béland, et la Maison Blanche de Winnipeg.

Puisse la liste de nos voisins, soucieux de nos intérêts et des leurs, s'allonger de jour en jour; puissions-nous comprendre nous-mêmes le rôle important que nous avons à jouer dans cette reconnaissance de nos droits.

Narcisse BURREL.

Le nouveau collège de Gravelbourg

(Suite de la 1ère page)

zée, Gravelbourg; Aimé Lizée, Gravelbourg; Jules Lizée, Gravelbourg; Fernand l'Heureux, Gravelbourg; Hector Trudel, Gravelbourg; Joseph Boisjoly, Gravelbourg; Joseph Rivard, Gravelbourg; Josaphat Lefebvre, Gravelbourg; Le Roy Paulin, Gravelbourg; Alfred Charlebois, Gravelbourg; Gabriel martel, Gravelbourg; Roland Riel, Gavelbourg; Roger, Charlebois, Gravelbourg; Lucien Lambert, Gravelbourg; Oscar Goulet, Gravelbourg; Armand Lizée, Gravelbourg; Elmer Lemire, Gravelbourg; Emile Levacque, Gravelbourg; Damien Levacque, Gravelbourg; Lionel Désalliers, Gravelbourg; Lucien Lambert, Gravelbourg; Donat Boucher, Willow Bunch; Joseph Beausoleil, Willow Bunch; Théodore Lalonde, Mullrany, Sask.; Lucien Lizée, Gravelbourg; Arthur Piché, Gravelbourg; Omer Aussant, Gravelbourg; Philippe Lagassé, Gravelbourg; J. Lagassé, Gravelbourg; Cyrille Aussant, Gravelbourg; C. Piché, Gravelbourg; D. Piché, Gravelbourg; J. Caron, Gravelbourg; N. Caron, Gravelbourg; A. Maquin, Gravelbourg; J. Lafrance, Gravelbourg; E. Gauthier, Gravelbourg; F. Gauthier, Gravelbourg; J. Pelletier, Gravelbourg; A. Beauchesne, Gravelbourg; J. Deaust, Gravelbourg; J. Saulnier, Gravelbourg; L. Beauregard, Assiniboia, Sask.; P. Beauregard, Assiniboia; N. Beauregard, Assiniboia; R. Tremblay, Courval, Sask.; M. Gravel, Gravelbourg; J. Gravel, Gravelbourg; J. Joanisse, Gravelbourg; J. Hamelin, Lajord, Sask.; J. Lacelle, Lac Pelletier; J.-B. Cloutier, Ponteix.

Monseigneur l'archevêque de Régina, dont toute la vie jusqu'à son élévation à l'épiscopat a été identifiée avec les oeuvres d'éducation, voit dans la fondation du collège de Gravelbourg pour l'élément franco-canadien, et dans celui de Régina pour les autres nationalités, la réalisation de l'un de ses plus ardents désirs. Sa Grandeur viendra, dès les premiers jours de la nouvelle année, inaugurer solennellement le nouveau collège et le nouveau couvent de Gravelbourg.

Honneur à tous les catholiques qui ont contribué à la fondation de ces grandes oeuvres! Nous leur devons l'hommage de notre admiration et de notre vive reconnaissance.

Grève municipale à Montréal

Depuis un certain temps déjà, les relations entre la ville de Montréal et une partie de ses employés étaient fort tendues et la grève paraissait inévitable. Celle-ci a éclaté jeudi. Policiers, pompiers, ingénieurs, 1560 hommes en tout, ont abandonné leur poste jeudi à midi. Pendant trente-six heures, la métropole s'est trouvée sans protection contre le feu ni contre le désordre public. L'élément le moins recommandable de la population en a profité pour provoquer des scènes de désordre et de pillage. Cinq stations de pompiers ont été prises d'assaut et saccagées.

Les grévistes ont obtenu ce qu'ils demandaient: l'arbitrage sur la question des salaires, le renvoi du directeur de la Sûreté publique, Tremblay, et du chef des pompiers, Bélanger.

Le calme s'est rétabli rapidement avec la fin de la grève.

La Police Montée devient une organisation permanente

Un ordre en conseil vient d'augmenter l'effectif de la Police montée du Nord-Ouest qui se composera désormais de 2,500 hommes. Ses quartiers généraux resteront à Régina. De nouveaux postes seront établis à Port Arthur, Winnipeg, Nelson, Vancouver, etc.

Les attributions de la police montée seront exactement ce qu'elles étaient avant la guerre dans la Saskatchewan et l'Alberta. A son territoire ancien seront ajoutés le Manitoba, la Colombie Anglaise et une partie de l'Ontario.

On dit qu'elle aura à *s'occuper* plus spécialement de combattre le mouvement bolshevikiste dans l'Ouest.

Le recrutement des hommes va commencer presque immédiatement. Les anciens policiers pourront s'engager de nouveau.

Treize personnes brûlées à mort sur le train

Un wagon touriste du Canadien Pacifique venant de Toronto à Winnipeg a pris feu à Bonheur, station située à 120 milles à l'est de Fort William. On suppose que l'incendie est parti des rideaux d'une couchette, où quelqu'un avait allumé une allumette. Le personnel du train s'est empressé au secours des voyageurs et a réussi à en sauver un grand nombre; mais treize manquent à l'appel et huit autres sont légèrement brûlés.

Clémenceau retour d'Alsace-Lorraine

De retour de l'Alsace-Lorraine, le premier ministre Clémenceau a prononcé à la Chambre des Députés l'un des plus remarquables discours que l'on ait jamais entendus. M. Clémenceau a parlé de l'Alsace et ses paroles ont suscité le plus grand enthousiasme.

La Chambre discutait paisiblement la question des privilèges des mines de l'Algérie lorsque le "vieux tigre" fit son apparition. Les applaudissements firent fureur de tous côtés. Le premier ministre monta à la tribune et commença son discours presqu'à voix basse.

"Il m'a été permis, dans cette vie qui m'a paru parfois misérablement longue, dit le premier ministre, de parcourir le théâtre du crime qui a été commis entre Bordeaux et Strasbourg. Ce qui a été accompli surpasse tout ce que l'histoire ait jamais enregistré.

"La délivrance de l'Alsace a été le but de ma vie. Une jeune fille à qui je parlais à Strasbourg me disait: "Nous pouvons maintenant sourire, M. Clémenceau. Nous avons assez longtemps pleuré."

"Les paroles me manquent. Le silence seul convient à une telle situation. Plusieurs fois j'ai cru que la vie ne valait pas la peine d'être vécue, mais depuis que les jeunes filles d'Alsace-Lorraine m'ont embrassé dans l'exubérance de leur joie en m'appelant "Sauveur", le voyage de ma vie est accompli.

"Quelque jour quelqu'un parlera de ces héroïques sacrifices qui ont duré un demi siècle. Il nous faut aller aux foyers des Alsaciens et des Lorrains."

En quittant la chambre, M. Clémenceau se rendit à son bureau du ministère de la guerre, rue Saint-Dominique. Il traversa d'un pas allègre la cour du Palais Bourbon et gravit avec agilité les cinquante-quatre marches qui conduisent à son bureau.

La France en Asie-Mineure

Le cardinal Maurin, archevêque de Lyon, écrit dans la *Croix*:

Evêque de France, cardinal archevêque de Lyon, chef religieux d'une cité qui, entre toutes les villes de France, s'est fait remarquer par son zèle pour la propagation de la foi non moins que par son goût pour les expéditions lointaines, j'estime de mon devoir d'élever la voix en faveur des revendications françaises dans la France du Levant, des revendications catholiques dans la Terre Sainte.

C'est une partie intégrante de notre empire méditerranéen, de notre patrimoine moral, partie la plus traditionnelle et la plus directement nationale; c'est la perle de notre couronne.

Nous demandons à l'opinion publique de ne pas se laisser égarer ni distraire. La France tout court a payé assez cher le maintien de tous ses droits; elle ne trahira pas son devoir en renonçant, sous quelque prétexte que ce soit, à leur ferme revendication.

Les conditions d'armistice d'une Allemagne victorieuse

L'*Evening Standard* rappelle que le comte Bernstorff, ancien ambassadeur d'Allemagne à Washington, fit connaître, en 1914, les conditions d'armistice que l'Allemagne, qui se croyait alors victorieuse, acceptait de faire éventuellement à la France. Ces conditions, au nombre de dix, étaient les suivantes:

1.—Cession de toutes les colonies françaises;

2.—Cession des régions du Nord-Est de la France;

3.—Octroi d'une indemnité de 10 milliards de francs;

4.—Suppression de tous droits d'entrée pendant vingt-cinq ans sur les marchandises allemandes en France. L'Allemagne se réservait le droit de frapper éventuellement de tarifs les produits français entrant en Allemagne;

5.—La France renonçait pour une durée de vingt-cinq ans au service militaire obligatoire;

6.—Destruction de toutes les forteresses françaises;

7.—Abandon par la France à l'Allemagne de 3 millions de fusils, 2,000 canons et 10,000 chevaux;

8.—Droits spéciaux accordés à tous les brevets allemands en France;

9.—Renonciation par la France à toute alliance avec la Russie et la Grande-Bretagne;

10.—Adhésion de la France à une alliance de vingt-cinq ans avec l'Allemagne.

Une campagne anticatholique

Divers observateurs, depuis un certain temps, ont exprimé l'opinion que la fin de la guerre verrait, au Canada, une recrudescence de haine contre l'Eglise catholique. Faut-il voir le début d'une campagne organisée dans les diatribes violentes proférées dans un temple protestant d'Ottawa, par Mme J. C. Cameron, de Toronto, directrice du *Baptist Visitor?*

Voici ce qu'aurait dit cette femme, d'après le *Citizen*:

"Aujourd'hui il y a un ennemi travaillant au Canada, et le peuple est aussi confiant et aussi trompé qu'il l'était par les agents allemands. *La plus grande menace au Canada c'est le mouvement catholique romain dans le Dominion.*

"La guerre nous a démontré la folie de fermer les yeux au mouvement qui se développe dans le Canada "romanisant". Il y a au Canada vingt mille hommes et femmes qui ont fait serment de donner leur vie pour le progrès de la cause de l'Eglise catholique au Canada. Le catholicisme romain est plus qu'une religion, c'est une organisation politique; c'est une organisation mi-religieuse, mi politique."

Puis, résumant les paroles de la femme, le "Citizen" continue: "Donnant des citations de plusieurs documents dus à la plume de Jésuites éminents, elle démontra que la politique des Jésuites était de contrôler les destinées du Canada. Mme Cameron parla des différentes provinces et cita des statistiques démontrant que les positions législatives et exécutives sont occupées par des catholiques pendant que les protestants sont forcés graduellement à s'éloigner.

"Mme Cameron cita des chiffres de la liste du Service Civil montrant qu'à Ottawa la majorité des employés étaient des Canadiens-français catholiques et qu'ils recevaient plus d'argent en salaires que toute autre race ou toute autre religion."

En terminant, Mme Cameron dit: "Au Manitoba le mouvement n'est pas aussi fort que dans les autres provinces, parce qu'il n'y a pas d'écoles séparées dans cette province. Unissons-nous pour une loi, une langue, une école et une prière."

Les niaiseries qu'on vient de lire ne méritent pas qu'on s'attarde à les réfuter Mais il est aisé de découvrir au fond de tout cela un mouvement pour l'abolition des écoles séparées, la suppression de la langue française et la persécution contre les catholiques.

Un curé de 76 ans cité à l'ordre de l'armée

Il est devenu populaire le nom de l'abbé Gruey, curé d'Haudainville, le dernier civil qui, devant Verdun, fait face à l'ennemi.

Paris a entendu son éloge le 17 [illegible] 1917. Après avoir rappelé les soins de ce bon pasteur pour ses paroissiens émigrés, pour les soldats de France, ses *paroissiens* de passage, et pour les héros martyrs, qui forment une autre paroisse sous terre, Mgr l'évêque ajoutait:

"N'aurait-il pas droit aux récompenses de la patrie, et laissera-t-on à l'Eglise seule le devoir et la joie de le reconnaître?

La patrie a répondu, et le 11 septembre, dans l'une des rares pièces du presbytère où il ne pleuvait pas, et en présence de plusieurs officiers et de M. le curé de Dugny, M. le lieutenant-colonel Millon adressa à M. l'abbé Gruey ses félicitations et lut cette glorieuse citation:

Le général commandant la....e armée, cite à l'ordre de l'armée:

M. l'abbé Gruey, curé d'Haudainville:

Resté, sur sa demande et malgré son grand âge, dans une commune de l'avant soumise à des bombardements fréquents, n'a cessé de donner le plus bel exemple de courage et d'abnégation: s'est constamment prodigué pour assurer, dans des conditions souvent très périlleuses, le service d'aumônier bénévole.

Le 18 mars, lors d'un bombardement violent par obus de gros calibre, et bien que très fortement commotionné, s'est porté au secours des militaires ensevelis dans les décombres d'une maison voisine de la sienne, et a coopéré au sauvetage pendant toute la nuit. Devenu sourd à la suite de sa commotion.

L'obsession de la Marne

Certains noms sont fatidiques, remarque l'*Intransigeant*. On sait le rôle joué par la Marne dans la victoire française et dans la défaite allemande. A deux reprises, Guillaume a préparé sa tenue de parade pour entrer à Paris. Deux fois la Marne l'a arrêté.

Et voici que des dépêches qui nous content sa fuite d'Allemagne ressuscitent le même fantôme. Où s'arrête le train qui l'emporte vers la terre d'exil? *Il s'arrête à Maarn* (Hollande). Il semble même que le hasard ironique, en redoublant, cette fois, la voyelle de *Ma-a-rn*, a voulu appuyer davantage encore sur le son fatidique de ce mot, qui porte la condamnation du chef de bande.







LA MESSE DE MINUIT À LA CAMPAGNE

Chérubins de l'exil, à qui manquaient des ailes,
Par le froid colorés, du feu plein les prunelles
Nous, petits villageois, prenions l'Enfant divin
Pour un frère venu du Paradis lointain.
Notre âme, que fondait l'ivresse de l'extase,
Menaçait d'éclater comme un fragile vase.
L'église illuminée, au milieu de la nuit,
Achevait d'éblouir notre œil et notre esprit.
La Messe de Minuit, oh! c'était notre fête:
Un mois d'avance au moins nous en perdions la tête!
Nos soupirs n'étaient pas des soupirs de prophète:

"Il faut,—demandions-nous,—que la neige ait couvert
Cette roche si haute?—et ce gadelier vert?
Ah! ce Minuit doré lentement comme il vole!
Quel plaisir ce sera: le soir!—en carriole!
Et puis, voir ce Jésus, dont le nom seul parfois
Joint les mains de ma mère et fait trembler sa voix!
Voir l'église,—pour nous vrai ciel plein de mystère!"

De ces rêves riants rien n'eût pu nous distraire.
Plus de jeux. Le gros chien n'était pas attelé,
L'oiseau ne craignait plus nos lignettes perfides.
Plus de courses non plus sur nos traîneaux rapides.
Et le gros banc de neige était presque oublié.

La veille au soir, enfin, pour nous lever à l'heure,
Nous jugions plus prudent de ne nous pas coucher:
Tous les autres dormaient: nous, seuls dans la demeure,
Nous faisions sentinelle, assis près du bûcher.
Oh! gentils souvenirs parfumés d'innocence,
Vous êtes gais comme elle et frais comme l'enfance.
J'ai vu naître depuis Jésus loin du hameau:
Dans les villes surtout, quel superbe étalage!
Quelle magnificence autour de son berceau!
Mais tout cela vaut-il les Minuits du village?

L'ABBÉ A. GINGRAS,
poète canadien.

Le retour de nos soldats

Le ministère de la milice vient d'adopter pour le rapatriement des soldats des forces expéditionnaires un nouveau système au moyen duquel on espère éviter les délais et les atermoiements de toutes sortes et donner amplement satisfaction aux soldats et à leurs parents qui les attendent au pays. Actuellement, les militaires aussitôt arrivés peuvent immédiatement obtenir un congé de deux semaines s'ils le désirent. Après cela, ils sont obligés de revenir à leur caserne pour y subir un examen médical, ce qui cause des inconvénients et du retard.

Le nouveau système, qui sera mis en vigueur dès que l'organisation nécessaire pourra être établie en Angleterre, permettra à tous les soldats canadiens d'avoir leur dossier prêt avant de partir pour le Canada. Avant de quitter l'Angleterre, tous les soldats devront se présenter devant un bureau médical afin d'être examinés, et ils seront licenciés. Leur certificat de licenciement, de même que les chèques de solde et autres papiers nécessaires seront mis sous une enveloppe que l'on donnera à chaque soldat.

A leur arrivée au Canada, les soldats n'auront pas de congé, ils descendront des navires à bord desquels ils sont venus et monteront sans délai dans des convois de soldats, par contingents de cinq cents.

Le département de la Milice a divisé le Canada en vingt-et-une régions pour les fins de la démobilisation, et dans chacune de ces régions, un centre important a été choisi pour servir de point de distribution. Les soldats pourront se rendre au centre le plus près de chez eux, et ils ne seront licenciés qu'à cet endroit. A leur arrivée, l'enveloppe contenant leurs documents sera ouverte par l'officier préposé au licenciement des soldats et si les documents sont en règle, le soldat sera libéré. Ce système simplifiera le travail de ce côté-ci de l'océan, et facilitera aux chemins de fer et au ministère de la Milice la tâche qu'il a de prendre soin des soldats d'une manière satisfaisante, depuis l'heure de leur arrivée en Canada jusqu'au temps où ils arrivent dans leurs foyers.

On espère aussi bientôt être en mesure de donner tous les renseignements nécessaires sur le mouvement et l'arrivée des convois militaires. La question est à l'étude. L'expérience a prouvé qu'il est difficile d'obtenir l'avis de l'arrivée des convois d'une manière satisfaisante. Le nouveau système, qui consiste à envoyer les soldats à certains points de licenciement par groupes de cinq cents, sans leur accorder aucun congé avant leur libération, pourra peut-être aider à la solution de ce problème.

Vers le milieu ou la fin de janvier, d'après le nouveau plan de démobilisation, 20,000 soldats reviendront au pays chaque mois, soit 5,000 par semaine. Dans chaque centre de démobilisation on s'organisera pour héberger et nourrir 500 soldats. Afin de décongestionner les différents centres de démobilisation, le gouvernement a décidé d'établir un local à Halifax qui pourra abriter 5,000 soldats; un local semblable sera ouvert à Québec où 4,000 soldats trouveront un abri en attendant de continuer leur route.

—o—

L'oeuvre des La Vérendrye dans l'Ouest

Au cours d'un intéressant article sur la "trace des ancêtres", M. Georges Pelletier, du *Devoir*, écrit ce qui suit au sujet des la Vérendrye.

Une seule famille de chez nous, celle des la Vérendrye, a ouvert tout l'Ouest aux explorateurs: L'ancêtre, Pierre Gaultier de Varennes sieur de Vérendye, né en terre canadienne, aux Trois-Rivières, se rendit au lac des Bois en 1732, au lac Winnipeg en 1733 et, en 1738, il fut le premier blanc à atteindre la place où s'élève aujourd'hui Winnipeg. Il se rendit même jusqu'à ce qui est maintenant Portage-la-Prairie et visita le haut Missouri.

Ses fils, Jean-Baptiste, François, Louis-Joseph, Pierre, parcoururent avec ou après lui les immenses régions que nous devions redécouvrir lors de la première affaire des Métis, près de cent vingt ans après la mort du grand La Vérendrye. L'un d'eux, Pierre, escalada les premiers contreforts des montagnes Rocheuses le 12 janvier 1743; l'aîné, Jean-Baptiste, voyageait déjà dans l'Ouest à vingt ans, et mourut à vingt-trois ans, assassiné par des Sioux dans la région du lac des Bois.

N'est-ce pas le mari d'une la Vérendrye, Canadien lui-même de naissance, Louis-Luc de la Corne Saint-Luc, qui, le premier, cultiva du blé dans la Saskatchewan, au cœur de la vallée de la rivière Carotte, en 1754, — devançant ainsi de plusieurs décades les premiers agriculteurs de Fort Selkirk et démontrant, un siècle et quart avant l'ouverture de l'Ouest par le *Pacifique Canadien*, qu'il y avait des terres à blé par delà les grands lacs et le Manitoba?

L'armistice est prolongé

L'armistice entre les Alliés et l'Allemagne a été prolongé jusqu'au 17 janvier, à 5 heures du matin. La condition suivante a été ajoutée à l'accord d'armistice du 11 novembre:

"Le commandement suprême des Alliés se réserve le droit, s'il le juge bon afin d'obtenir de nouvelles garanties, d'occuper la zone neutre sur la rive droite du Rhin au nord de la tête de pont de Cologne et jusqu'à la frontière hollandaise. Avis de cette occupation sera donné six jours à l'avance."

En outre, des navires allemands pour un tonnage de deux millions doivent être placés sous le contrôle des Alliés afin de fournir des provisions à l'Allemagne. Ces navires resteront la propriété des Allemands.

—o—

Le résultat des élections anglaises ne sera connu que le 28 décembre

Les élections générales en Angleterre ont eu lieu le 14. Elles ont été les plus paisibles qu'ont n'avait pas vues depuis de longues années. Les femmes qui exerçaient leur droit de suffrage pour la première fois ne semblent pas avoir été très ardentes à se rendre aux bureaux de vote.

Le dépouillement du scrutin ne se fera que le 28 décembre. Ce délai est nécessaire pour attendre l'arrivée des bulletins des soldats qui se trouvent en France.

L'opinion générale est que le gouvernement de coalition de Lloyd George l'emportera par une majorité plus ou moins considérable.

—o—

L'almanach de la langue française

UN TEXTE VARIE — LES CONDITIONS DE PROPAGANDE.

L'Almanach de la Langue française est paru le 10 décembre, sur 160 pages, avec de nombreuses illustrations, caricatures, etc. Il offre, avec le calendrier et des indications sur le service postal, tout un ensemble de contes, de légendes, de renseignements et d'images destinés à servir la cause nationale. Au bas des pages courent des leçons, des conseils. En même temps qu'une arme de combat, c'est un livre de lecture agréable, variée, coupée de musique et d'illustration.

L'Almanach débute, après un appel aux Canadiens français, par des vers délicieux de Mlle Blanche Lamontagne: *les Chants du vieux ber*, puis Pierre Homier, l'infatigable propagandiste, entre dans tous les détails d'une lutte efficace pour le français dans la vie quotidienne. Suivent une nouvelle du R. F. Marie-Victorin, illustrée de dessins inédits d'Edmond-J. Massicotte, qui peint la vie des colons du Témiscamingue et raconte un fait extrêmement émouvant: le récit de la *Journée de Dollard*, avec photographies, par Nap. Tellier, un *Concours d'histoire du Canada*, délicieux récit de l'abbé Lionel Groulx; *les Balises de la Fête-Dieu*, scène de la vie de chez nous par Jacques Hertel: *les Franco-Américains*, grand article sur nos frères des Etats-Unis par M. Amédée Lacasse; *le Bon parler français chez Dupuis frères*, etc. On y relève encore les "textes à connaître": l'article de la Constitution qui affirme les droits du français, l'article de la Constitution du Manitoba au même effet et la loi Lavergne; des *éphémérides* canadiennes qui constituent en quelques pages, une vivante évocation des premier temps de notre histoire; une liste des principaux faits de *l'année française*: le "programme national" extrait des œuvres d'Edmond de Nevers; une note de M. Omer Héroux sur A.-N. Morin, champion du français; *Marie et "l'Action française"*, fantaisie de Jacques Cœur; *l'hommage à Mgr Pietro di Maria; Emparons-nous du sol;* une note du plus vif intérêt sur les efforts faits par les fabricants de biscuits et de bonbons pour désangliciser leurs produits; un vocabulaire de "l'électricité à l'extérieur", etc.

Le tout est coupé de nombreuses gravures et caricatures: illustrations de Massicotte, photographies du monument Dollard et souvenir du pèlerinage au pays de Dollard, portraits de Mgr Pietro di Maria, de A.-N. Morin et de Paul-Emile Lamarche; *La Fontaine et Landry, Le "Parisian French" et l'autre* (caricatures)

On y trouve enfin, et ce n'est pas le moindre attrait de l'*Almanach*, trois chansons avec musique: *O Canada, terre de nos aïeux; Ils ne l'auront jamais, l'Ame de la Nouvelle-France* et *l'Ame française* (de Jean Beauchemin et Larrieu).

On voit par ce rapide exposé que l'*Almanach* est à la fois populaire et d'un très vif intérêt. Il se vend 20 sous l'exemplaire, $15 le cent, $110 le mille frais de port en plus, dans les principales librairies. Les éditeurs acceptent que les propagandistes groupent leurs commandes et leur accordent les réductions que justifie le total de ces commandes, tout en faisant les expéditions aux adresses individuelles. Cela permettra, par exemple, à cinq ou six propagandistes d'une même région, s'ils veulent se donner la main, de bénéficier du prix de 11 sous l'exemplaire, en achetant 1000 exemplaires et plus.

Toutes les commandes doivent être adressées au Secrétariat de la *Ligue des Droits du français*, 32, Immeuble de la *Sauvegarde*, Montréal.

Les Centres Franco-Canadiens

SERVICE SPECIAL DU "PATRIOTE DE L'OUEST"

GRAVELBOURG, Sask.

[illegible] douce mémoire de Mlle Annette Fourigny, fille bien-aimée de M. [illegible] Fourigny, de Ponteix

[illegible] c'est un peu dur de vivre dans [un] couvent, a dit quelqu'un, il est bien [d]oux d'y mourir."..... Jamais la se[conde] partie de cet adage ne parut si [vraie] que le 8 décembre au matin, [près] du lit funèbre de notre chère An[nette]. Quel calme, quelle tranquillité [chez] celle qui partait, quelle foi cou[rageu]se chez ceux qui restaient, chez [cette] mère et ce père si profondément [éprouvés]!

[Elle] n'est plus, notre chère Annette! [Si sou]dainement, elle nous a quittées si [brusqu]ement que l'on se demande si [ce n'est] pas le réveil d'un mauvais [rêve]. Mais non, c'est la réalité [triste] et consolante tout à la fois: [Annette] ne chemine plus avec nous [dans la] vallée de larmes, mais elle [vit des] jours meilleurs dans l'éter[nité] sans déclin et sans soir. [Pourtan]t, il semble qu'on l'entende [encore] passer dans nos corridors, ta[quiner] celle-ci, s'amusant aux dépens [de cell]e-là, il semble qu'il fuse encore [...] à nos oreilles, son bon [rire], si éclatant, si communi[catif]. Mais non, ce n'est que l'illu[sion du souve]nir: d'un souvenir si in[tense qu'i]l fait pour ainsi dire revi[vre la] chère envolée!... Il fait si [bon se sou]venir: parmi toutes les jou[issances que] le bon Dieu sème le long [de nos] pauvres vies pour en irradier [les heur]es, je n'en connais pas de plus [douce] que la jouissance si précieuse [du souv]enir. C'est pour ainsi dire [revivre] ce qu'on a aimé... et [qu'il] fait bon user de ce pou[voir]! Revenez donc, réminiscen[ces de] ces trois mois de pension où la [chère] enfant s'est alimentée aux heureuses pen[sées du] couvent de Gravelbourg.

C'était le 22 novembre: Ste Cécile [nous] réunissait au soir de sa fête [dans] notre jolie salle de réception. [Plusieurs] d'entre nous devaient figu[rer] au programme de la séance: An[nette], dont la voix commençait à [prendre] son essor, débuta ce soir-là dans la "Berceuse de Jocelyn" si con[nue] et toujours si sympathique. Elle [y] eut de jolies notes qui faisaient pré[sager] déjà de beaux succès. Et la fête de l'Immaculée Conception arrivait! Elle s'y prépara par des efforts soute[nus], une application irréprochable: témoins ses deux derniers concours de catéchisme qui portent la note 100, maximum des points; car ce jour-là devait être pour elle celui de sa con[sé]cration définitive à Marie. Avec quelle joie elle étudiait le solo du can[tique] à la Vierge qu'elle devait chan[ter] à la messe conventuelle:

Aux pieds de notre Reine, en ce
[j]our d'allégresse,
Préludons par nos chants au
[c]antique éternel!

Ce cantique éternel ne devait pas [avoir] de prélude: c'est dans les bras [de] la Ste Vierge qu'Annette est allée [le] chanter, alors que l'on venait d'a[che]ver le saint sacrifice de la messe [au sa]nctuaire de notre couvent. L'é[pervier], cette ravisseuse sans merci, [a saisi] en plein ciel, en pleine fête ma[riale] et céleste, l'âme de notre chère [com]pagne.

Quel accueil a dû lui faire là-haut [la phalange] les Anges célébraient et [chantaient] depuis l'aube matinale [dans] la simplicité de notre foi d'en[fants] croyantes, nous avons contem[plé] notre chère Annette radieuse sous [les] plis du manteau virginal de Ma[rie]!

Mourir sous le même toit que Jésus-[Ho]stie, partir sous la bénédiction et [les] onctions du prêtre du Seigneur, [s'en] aller de ce monde alors que près [de] son lit, des lèvres de consacrées [murmu]rent des invocations à Jésus, [à Marie], mais Sauveur... quelle grâce, [quelle] faveur! Prendre son vol vers [le s]éjour de la paix, de la sérénité, de [l'im]muable bonheur, alors qu'au ciel [et] sur la terre vibrent les hymnes tri[om]phales à la gloire de l'Immaculée, [n']est-ce pas mourir en prédesti[née], en privilégiée, n'est-ce pas déjà [le] gage d'une éternelle béatitude?... [Ne] pleurons donc pas le départ pré[maturé] de celle qui ne fit que passer [parmi] nous; réjouissons-nous plutôt [avec] elle.

Et vous aussi, parents qui l'aimiez, [et] qui avez trouvé dans le trésor de [votre] esprit chrétien une résignation [héroïque] et admirable, je vous invite [à vous] réjouir! Car, si vous avez per[du un] enfant bien-aimée, vous avez [donné] au ciel une voix de plus pour [chanter] les louanges de Jésus et de [Marie]. Écoutez-la redire avec les élus [nouvel]lement arrivés au séjour de la [gloire]: "Laetatus sum in his quae [dicta] sunt mihi: in domum Domini [ibimus]". Je me suis réjoui de cette [parole] qui m'a été dite: Nous irons [dans] la maison du Seigneur."

Une amie.

Couvent de Jésus-Marie, Gravelbourg, Sask. 11 décembre 1918

"IN MEMORIAM"

A Madame J. B. Crépeau, de Gravelbourg, Sask.

La mort n'a pas de sens si elle n'est qu'une fin; elle en a un si elle est un sacrifice

PAUL BOURGET.

'Elle s'appelait Cécile. Jeune et richement douée, elle s'ouvrait à la vie. Entourée des affections les plus douces, des amitiés les plus fortes, elle goûtait pleinement la joie de vivre et elle avait une foi profonde dans l'avenir.

Elevée par une mère avant tout chrétienne, elle avait acquis très jeune, les premiers principes qui dessinent déjà chez l'enfant la femme de demain, puis élève des Dames Ursulines de Québec, elle avait remporté de son séjour d'études au Monastère, la précieuse formation qui devait la révéler dans le monde comme le type de la jeune fille accomplie.

Ceux qui ont eu le privilège de connaître Mademoiselle Cécile Provencher savent ce que récelait de bonté, de douceur, de simplicité, cette personnalité attachante qui gagnait toutes les sympathies.

Tout vibrait à l'unisson chez cette nature d'élite. Son âme délicate et ardente s'éprenait des beautés du devoir, de l'effort et du sacrifice. C'était vraiment une âme d'artiste qui incarnait l'amour du beau et du bien. Mais l'art comme le bien cherche à s'extérioriser, et chez Mademoiselle Cécile Provencher, il ne manquait pas d'issue. Sa voie riche et pure chantait délicieusement pendant que ses doigts agiles traduisaient sur le clavier les beautés de l'harmonie. Et son œil observateur et son pinceau habile savaient animer la toile.

Elle avait l'esprit subtil, et son cœur où brûlait un amour profond pour Dieu et pour toutes les nobles causes, renfermait une réserve inépuisable de généreuses ambitions, d'activités débordantes et d'énergie à toute épreuve.

Mais il est un trait dominant dans sa vie. Mademoiselle Cécile Provencher était, outre une femme supérieure, une personne d'action. Caractère bien trempé, sens pratique,—amie de l'effort personnel, — elle avait compris très jeune la beauté du dévouement à quelque noble idée et, la noblesse du travail, et, bravant les obstacles dont la vie est semée, à dix-sept ans, elle marcha toujours sûrement vers un but bien fixé, prodiguant les lumières de son intelligence, les richesses de son cœur, avec l'intime consolation de se sentir utile à quelque chose ici-bas.

....

"C'est ainsi que tu m'es apparue un jour, ô Cécile, par un singulier hasard dans ma vie. Et voilà qu'après t'avoir connue si tard, j'ai à te pleurer si tôt? Victime du terrible fléau qui ravage actuellement les rangs de la jeunesse, tu viens d'être moissonnée dans la fine fleur de tes vingt-deux ans, pour le parterre éternel. C'est que le divin Jardinier t'a regardée avec complaisance, et te trouvant si pur, ô lis, il a voulu préserver ta fragile corolle des poussières de la route... Ta vie ici-bas, hélas bien courte n'en fut pas moins féconde, et ton souvenir sera pieusement gardé.

Repose bien doucement, maintenant, et de ton ciel, fais descendre la force et la résignation dans les cœurs que ton départ a brisés.

Sur ta tombe fraîchement fermée, je dépose en pleurant, avec mon affection, le tribut de mon ardente prière et l'assurance de mon meilleur souvenir".

"Une Amie"

14 novembre, 1918.

BALGONIE, Sask.

Maintenant que je suis à peu près installé dans ma nouvelle paroisse, je me fais un plaisir et un devoir de reconnaître le bon esprit et le dévouement de mon ancienne mission de Kantenville. Je peux dire que c'est parmi les Canadiens français de cette mission, que j'ai eu le plus de consolation et que j'ai trouvé le plus de sympathie et de dévouement pour le prêtre. Je remercie bien sincèrement toutes les familles de cette bonne mission, en particulier les familles Préfontaine et L'Heureux, chez qui j'ai toujours reçu la plus cordiale hospitalité.

J'espère que le bon Dieu les bénira et les récompensera largement pour le bien qu'ils ont fait à leur ancien missionnaire.

Rév. Père HARDT.

MONTMARTRE, Sask.

Dimanche 8 décembre, date mémorable: célébration de la première messe dans la nouvelle église. Les paroissiens, heureux de cet événement, s'étaient rendus en grand nombre et l'église était bien remplie. La bénédiction solennelle est remise à plus tard; elle sera annoncée dans le *Patriote*.

M. le Curé Terriault, bien qu'encore souffrant, a tenu à être présent, ainsi que l'abbé J. O. Rioux et le R. P. Auclair de Prince-Albert.

Après la messe, le R. P. Auclair a tenu une petite assemblée dans l'intérêt du *Patriote*. Dans un court exposé il a démontré la grande nécessité de soutenir le journal catholique et français. Les paroissiens avec leurs générosité habituelle, souscrivirent une belle somme à la campagne de propagande du journal.

L'ancien conseil du village, composé de MM. Breton, Bellemare, Hepfener, a été réélu après une lutte très chaude, à laquelle M. Henri Pépin a pris une part active. Espérons que le conseil se montrera digne de la confiance que les citoyens viennent de lui témoigner.

Les écoles sont rouvertes, maintenant que la grippe est à peu près disparue. L'hôpital est fermé faute de patients.

Mme Dr Lavoie et A. Côté sont à Régina à l'hôpital des Sœurs.

Baptêmes.—M. et Mme Wilfrid Caupal, M. et Mme Victor Perron, ont fait baptiser un enfant.

Le mariage de Mlle A. M. Le Chasseur est annoncé pour janvier.

STORTHOAKS, Sask.

La succursale de la Banque Royale est ouverte. Le gérant permanent est arrivé le 9. Le comptable est un canadien français.

—M. Noël Fournier a vendu sa terre à M. J. W. Smith et a maintenant l'intention de s'acheter une terre aux alentours de Storthoaks, afin de s'approcher d'une école où le français s'enseigne convenablement.

—Les jeunes gens se sont fait un patinoir en plein air dernièrement. Il faut bien se contenter de ce genre de patinoir, en attendant que le bois soit meilleur marché.

—M. Donat Raymond, qui s'est fracturé une jambe en jouant à la balle au camp, l'été dernier, n'est pas encore rétabli. Il a passé plusieurs mois à Régina et est maintenant rendu à St Boniface pour consulter un spécialiste. Ce pauvre garçon a enduré beaucoup de souffrances et devra en endurer encore avant de se rétablir. Ses amis sympathisent avec lui.

—Quelques cultivateurs d'ici commencent à entretenir l'idée de former un syndicat pour bâtir une beurrerie. L'idée est belle et peut se réaliser, puisque plusieurs de nos cultivateurs ont un troupeau considérable de vaches à lait.

—MM Goffette et Garand se sont acheté chacun un tracteur avec charrues. Les tracteurs deviennent à la mode par ici.

Si vous voulez cultiver le blé, faire l'élevage et rester bon Canadien français, venez acheter des terres ici!

STE-MARTHE DE ROCANVILLE, Sask.

On nous écrit en date du 12 décembre:

Les lecteurs du *Patriote* ici ont été fort surpris de lire dans le dernier numéro une critique de notre école publique ainsi que des premiers syndics. Le correspondant local doit avouer que cette fin d'article n'est pas de lui. Quant à l'école publique en question, qu'il suffise de savoir que le français y est enseigné conformément à la loi des écoles, et, qui mieux est, toutes les maîtresses qui ont passé par cette école ont eu à cœur d'y enseigner le catéchisme chaque jour. Qu'on en fasse autant partout et les Franco-Canadiens conserveront et leur religion et leur langue. A bon entendeur, Salut!

Baptême. —Joseph-Pierre-Paul-Emile, fils de Joseph Cantin et de Colombe Decorby: Parrain, Emile Decorby; marraine, Yvonne Cantin.

CLEMENCEAU INTIME

La Revue Hebdomadaire donne quelques pages d'un volume que va publier M. Georges Lecomte, président de la Société des Gens de Lettres, sur Clemenceau. D'après ces extraits, ce livre est du plus vif intérêt. Ce qu'il dit du rôle admirable que l'ancien révolutionnaire vient de jouer et par lequel il a si magistralement contribué au salut et au triomphe de la France, est connu déjà de tous. On ne le relira pas moins avec intérêt. Mais donnons seulement aujourd'hui quelques passages sur Clemenceau intime:

"Comment M. Clemenceau a-t-il pu, tout en accomplissant ce formidable labeur d'écrivain, en exerçant cette action politique ininterrompue, se maintenir ainsi en force et en jeunesse?

"C'est que, travailleur forcené, et militant attentif à conserver son entrain au combat, il a toujours maintenu sa vigueur par une hygiène rigoureuse. D'ailleurs le travail et la lutte ne sont-ils pas les voluptés qui fatiguent le moins?

"Clemenceau ne fume pas, mange peu, ne boit guère que de l'eau. Jusque vers 1890, assidu aux premières représentations des pièces d'un intérêt littéraire ou social, voilà quelque trente ans que, sauf de très rares exceptions, —par exemple un dîner chez des amis où il espère un agréable cliquetis d'idées,—il ne sort plus de chez lui le soir et se couche de très bonne heure.

"Il est vrai qu'il se lève régulièrement à trois heures du matin et parfois même encore plus tôt. N'ayant pas besoin d'un long sommeil, il n'est pas loin de croire que dormir est un préjugé.

"Les gens courageux, tout faraudś de sortir du lit à six heures, et les ouvriers qui gagnent leurs chantiers vers la même heure et aux yeux desquels il n'est probablement qu'un bourgeois jouisseur, ne se doutent pas que, à ce moment-là, il a—s'il est ministre—déjà étudié deux ou trois dossiers et—s'il est redevenu journaliste—écrit son article.

"Et quel article! Substantiel, plein d'idées et de faits, d'une argumentation solidement liée, incisif, brillant, avec soudain de grands coups d'aile.

"Pour lui en fournir la matière avec l'actualité des dernières nouvelles de la nuit, le secrétaire de la rédaction de son journal les lui fait, par cycliste, porter à son domicile. On les glisse sous le paillasson devant sa porte où Clemenceau sait qu'il les trouvera. Mais combien de fois, dans sa hâte de connaître les événements et de se mettre au travail, le laborieux et pétulant vieil homme, estimant qu'il a déjà trop dormi, vient-il soulever le paillasson avant que le cycliste nocturne ne l'ait approvisionné!"

Voici qu'on annonce que le Grand duc Nicolas, ancien général en chef des armées russes, et qu'on a dit si souvent assassiné ou autrement disparu, aurait pris le commandement d'une armée de Cosaques, dans la Russie méridionale, avec quartiers généraux à la station de Katerinovka.

Dans un grand discours, à Bristol le Premier Ministre Lloyd George répète ses déclarations antérieures, que l'Allemagne devra payer, dans la plus large mesure possible, les frais de guerre des Alliés, que l'ex-kaiser doit être tenu responsable, avec ses complices du crime horrible d'avoir provoqué la guerre. Il ajoute que l'Angleterre ne consentira sous aucune considération à renoncer à sa suprématie navale, instrument de défense et de pacification.

Un cadeau toujours apprécié pour Noel et le Jour de l'An

Plusieurs de nos amis ont suivi la suggestion que nous leur faisions, il y a quelque temps, d'offrir en cadeau à leurs amis pour Noël et le Jour de l'An, un abonnement au **Patriote de l'Ouest.** C'est un présent peu coûteux pour celui qui l'offre, utile et agréable pour celui que le reçoit. Pendant chaque semaine de l'année 1919, **votre abonné, en** lisant son journal, ne pourra manquer de penser à vous, à votre famille, et suivre avec intérêt les nouvelles de votre localité. **Votre journal fera** plus, pour le **renseigner sur** l'Ouest, que toutes les longues lettres que vous pourriez lui écrire.

Avec la somme de **$5.00,** vous pouvez offrir ce cadeau à quatre de vos parents ou amis. Il suffit de remplir le bulletin placé au bas de cette page et de l'envoyer à l'administration du **Patriote de l'Ouest,** avec le montant indiqué. Votre propre abonnement se trouvera en outre, par le fait même, renouvelé pour un an.

Vous pouvez **aussi vous** contenter de prendre un ou deux abonnements **au prix ré**gulier de $1.50.

Hâtez-vous! **nous voici dé**jà à Noël!

Quelques témoignages de reconnaissance

L'espace nous manque pour reproduire les nombreuses lettres qui nous parviennent des nouveaux abonnés de notre campagne de propagande, dans lesquelles ceux-ci expriment leur satisfaction et leur reconnaissance pour l'abonnement qu'ils doivent à des amis souvent inconnus. Nous devons nous contenter des deux ou trois lettres suivantes, prises au hasard dans notre courrier.

Québec, 7 décembre, 1918.

Mme H. Edmond Casgrain ne sait trop à qui adresser ses remerciements pour le gracieux envoi du si intéressant journal qu'elle ne cesse de vanter, cela avec connaissance de cause, car il le mérite à tous les titres. Mille remerciements de la reconnaissante inconnue.

51, rue St-Jean, Québec.

St-Cuthbert, 30 novembre 1918.

Monsieur le Directeur,

Auriez-vous l'obligeance de remercier celui qui a eu la bonté de m'abonner à votre journal que je viens de recevoir. Je crois que c'est M. O. B...., de Marcelin, chez qui j'ai eu le bonheur de passer trois mois en 1916.

Monsieur le Directeur, je vais tâcher de travailler ici pour vous recruter des abonnés.

J'ai lu sur le tableau d'honneur les noms de plusieurs personnes que j'ai rencontrés lors de mon voyage à Marcelin.

Bien à vous, Monsieur le Directeur,

J. B. CLÉMENT

Québec, 10 décembre 1918

Rév. P. A. F. Auclair, O.M.I.

Directeur, *Le Patriote de l'Ouest.*

Mon Révérend Père,

A l'ami bienveillant qui m'a fait inscrire parmi les abonnés du *Patriote de l'Ouest*, un cordial merci..

A vous, mon Révérend Père et à ceux qui vous aident, mes meilleurs voeux de succès et de prospérité dans la bonne oeuvre que vous poursuivez.

Tout dévoué en N. S.

A.-E. GOSSELIN, ptre

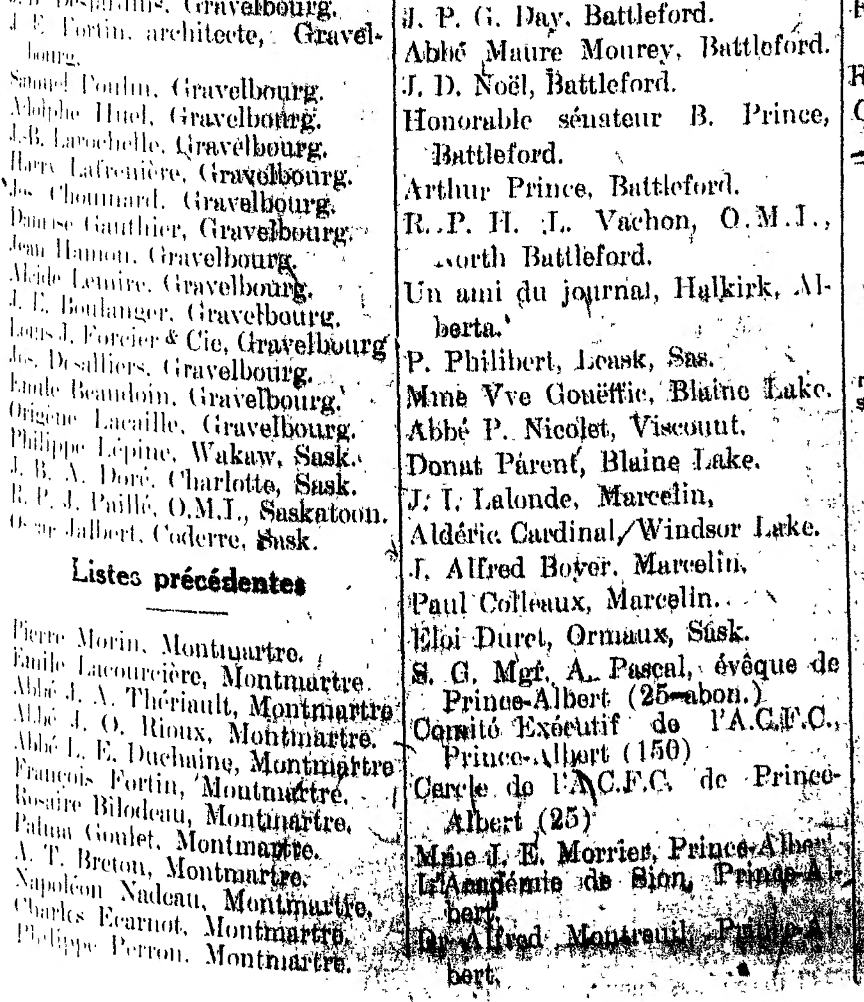
Au tableau d'honneur

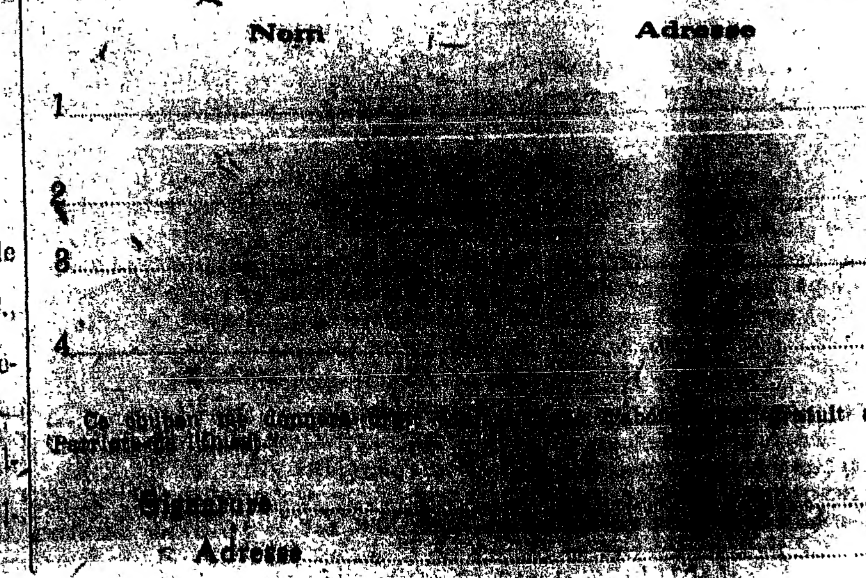
Souscripteurs ayant payé quatre abonnements ou plus

Liste des souscripteurs de la semaine

Joseph Nollon, Gravelbourg.
Emile Gravel, Gravelbourg.
Elphège Gauthier, Gravelbourg.
Alphonse Dorais, Gravelbourg.
Ephrem Lizée, Gravelbourg.
J. E. Cadieux, Gravelbourg.
Alphonse Mailhot, Gravelbourg.
Edouard Devaux, Gravelbourg.
F. J. Gauthier, Gravelbourg.
Elie Boisvert, Gravelbourg.
Eugène Cadieux, Gravelbourg.
Wm St-Germain, Gravelbourg.
Edgard Bertrand, Gravelbourg.
Chs Lemoine, Gravelbourg.
J. L. Doutre, Gravelbourg.
J. Lorenzo Guay, Gravelbourg.
Mme L. P. Gravel, Gravelbourg.
Alphonse Charlebois, Gravelbourg.
Jeffrey Piché, Gravelbourg.
J. Amédée Piché, Gravelbourg.
J. P. Vermette, Gravelbourg.
Napoléon Beaudry, Gravelbourg.
Jos. Lafrenière, Gravelbourg.
Albert Lemoine, Gavelbourg.
Dr Maurice Gravel, Gravelbourg.
Moïse Gauthier, Gravelbourg.
J.-B. Desjardins, Gravelbourg.
J. E. Fortin, architecte, Gravelbourg.
Samuel Poulin, Gravelbourg.
Adolphe Huel, Gravelbourg.
J.-B. Larochelle, Gravelbourg.
Harry Lafrenière, Gravelbourg.
Jos. Chouinard, Gravelbourg.
Dumase Gauthier, Gravelbourg.
Jean Hamon, Gravelbourg.
Alcide Lemire, Gravelbourg.
J. E. Boulanger, Gravelbourg.
Louis J. Forcier & Cie, Gravelbourg
Jos. Desalliers, Gravelbourg.
Emile Beaudoin, Gravelbourg.
Origène Lacaille, Gravelbourg.
Philippe Lépine, Wakaw, Sask.
J. B. A. Doré, Charlotte, Sask.
R. P. J. Paillé, O.M.I., Saskatoon.
Oscar Jalbert, Coderre, Sask.

Listes précédentes


Pierre Morin, Montmartre.
Emile Lacourcière, Montmartre.
Abbé J. A. Thériault, Montmartre
Abbé J. O. Rioux, Montmartre.
Abbé L. E. Duchaine, Montmartre
François Fortin, Montmartre.
Rosaire Bilodeau, Montmartre.
Palma Goulet, Montmartre.
A. T. Breton, Montmartre.
Napoléon Nadeau, Montmartre.
Charles Ecarnot, Montmartre.
Philippe Perron, Montmartre.
Chas. Levesque, père, Montmartre
L. P. Côté, Montmartre.
C. Dozois, Montmartre.
A. J. Boyer, Montmartre
Mlle Aurore Michaud, Montmartre
J. Eug. Labrecque, Rosetown.
Albert Beauregard, Piché.
G. A. Lerew, Saskatoon.
Frank Soucy, Arborfield.
O. Hallé, Willow Bunch (10).
Abbé Maillard, Gravelbourg.
J. C. Gagné, Willow Bunch.
Emile Cuelenaere, Leask.
Association Interprovinciale, Vonda (50).
Dr Doiron, Vonda.
Abbé A. Louison, Vonda.
Amédée Dionne, Vonda.
Z. R. Lepage, Vonda.
E. M. Girard, Vonda.
H. E. Brunelle, Vonda.
J. B. Blouin, Vonda.
Denis Desmarais, Vonda.
Abbé F. N. Shumsky, Winnipeg.
Théod. Pellerin, Saint-Léon, Man.
Azarie Labossière, St-Léon, Man.
J. P. G. Day, Battleford.
Abbé Maure Mourey, Battleford.
J. D. Noël, Battleford.
Honorable sénateur B. Prince, Battleford.
Arthur Prince, Battleford.
R. P. H. L. Vachon, O.M.I., North Battleford.
Un ami du journal, Halkirk, Alberta.
P. Philibert, Leask, Sas.
Mme Vve Gouëffic, Blaine Lake.
Abbé P. Nicolet, Viscount.
Donat Parent, Blaine Lake.
J. I. Lalonde, Marcelin,
Aldéric Cardinal, Windsor Lake.
J. Alfred Boyer, Marcelin.
Paul Colleaux, Marcelin.
Eloi Duret, Ormaux, Sask.
S. G. Mgr. A. Pascal, évêque de Prince-Albert (25 abon.)
Comité Exécutif de l'A.C.F.C., Prince-Albert (150)
Cercle de l'A.C.F.C. de Prince-Albert (25)
Mme J. E. Morrier, Prince-Albert
L'Académie de Sion, Prince-Albert.
Dr Alfred Montreuil, Prince-Albert.
Mlle Annette Saint-Amant, Prince-Albert.
R. P. Gabillon, O.M.I., Prince-Albert.
Jules Casgrain, Prince-Albert.
Abbé A. Soyer, Prince-Albert.
H. E. Noël, Prince-Albert.
R. P. A. F. Auclair, O.M.I., Prince-Albert.
Isidore Daoust, Marcelin.
Adélard Fournier, Marcelin.
Mme G. Carrier, Prince-Albert.
Joseph Jarest, Prince-Albert.
Rdes Sœurs de la Présentation, Marcelin.
J. I. Lalonde, Marcelin.
Abbé P. E. Myre, Marcelin.
J. A. Turcotte, Howell.
R. P. Panhaleux, O.M.I., Prince-Albert.
Abbé G. Carpentier, Blaine Lake.
C. A. Fournier, Prince-Albert.
Emery Gaudet, Garonne.
Roch Lefebvre, Garonne.
Lucien Gaudet, Garonne.
J. G. Poulin, Hoey (10).
Donatien Frémont, Prince-Albert.
Léon Gaudet, Garonne.
Camille Gareau, Garonne.
R. P. L. Adam, Saint-Louis (10)
J. B. Boucher, Saint-Louis.
Urbain Royer, Deer Lodge.
Norbert Berriault, Prince-Albert.
D. L. Grenier, Garonne.
Jean Gaudet, Garonne.
Paul Chamberland, Garonne.
Abbé J. H. Chauvin, Saint-Isidore de Bellevue.
Narcisse Fournier, Prince-Albert.
Moïse Leblanc, Saint-Isidore de Bellevue.
Zénon Gaudet, Garonne.
J. E. Mouner, Prince-Albert.
Dr Léo Langlois, Marcelin.
J. E. Landry, Marcelin.
Paul Grézaud, Marcelin.
Henri Leblanc, Saint-Isidore de Bellevue.
Azarie Gareau, Garonne.
P. M. McLeod, Saint-Louis (10).
Philippe Daigle, Saint-Philippe.
J. M. Renaud, Marcelin.
Wilfrid Gareau, Garonne.
Salomon Boucher, Saint-Louis.
Félix Branger, Lecoq.
Abbé A. L. Lebel, Albertville.
Joseph Germain, Marcelin.
Calixte Branger, Lecoq.
E. Daniel, Lecoq.
Arthur Lacerte, Marcelin.
Philippe Major, Marcelin.
Henri Brousseau, Marcelin.
Auguste Bonin, Marcelin.
Moïse Manseau, Marcelin.
Napoléon Beaulac, Marcelin.
Veuve Augustin Gauthier, Marcelin.
Hermenégilde Charlebois, Marcelin.
Oscar Bourgeault, Marcelin.
Georges Boyer, Marcelin.
Dorius Ranger, Marcelin.
J. Bte. Godbout, Marcelin.
Paul Verrault, Marcelin.
J. J. Labrosse, Marcelin.
Wilfrid Cloutier, Marcelin.
Adonias Sanche, Marcelin.
Georges New, Marcelin.
Ovide Desjardins, Marcelin.
R. Morel, D. Marcotte, W. Brodeur, Prince-Albert.
Ralliement français et catholique, Québec.
Alfred Paré, Saskatoon.
Dr Martial Lavoie, Howell,
Abbé Bourdel, Howell.
Rdes Sœurs de la Présentation, Duck Lake.
René Barré, Duck Lake.
Charles Doucette, Duck Lake.
G. Gervais, Duck Lake.
Dr. N. H. Touchette, Duck Lake.
R. P. J. E. Tessier, O.M.I., Duck Lake.
Rdes Sœurs de la Providence, Howell.
Albert Rousseau, Howell.
Philippe Lafrenière, Howell.
L. P. Fortin, Saskatoon.
Emile Grézaud, Duck Lake.
A. Dumoulin, Duck Lake.
M. J. Dubois, Duck Lake.
J. C. Bichon, Howell.
Gustave L. Orban, Howell.
Amédée Painchaud, Howell.
Aimé Masson, Howell.
Victor Doucette, Rosthern.
Ovide Dubé, Duck Lake.
M. Courchène, Duck Lake.
Charles Doucette, Duck Lake.
Gédéon Doucette, Duck Lake.
Hector Desilet, Howell.
Théodore Grimard, Howell.
Eugène Doucette, Duck Lake.
Charles Masson, Howell.
L. Normand, Howell.
C. A. Benoît, Howell.
P. Pelletier, Elstow, Sask.
Henri Allain, Delmas.
R. P. Lajeunesse, O.M.I., Big River
Joseph Prince, Delmas.
François Bellavance, Delmas.
Charles Fillion, Delmas.
Victor Rivard, Delmas.
Alphonse Lavallée, Delmas.
Joseph Gareau, Delmas.
J. A. Roy, Delmas.
Ulric Douville, Delmas.
Aimé Fortier, Delmas.
R. P. A. Watelle, O.M.I., Delmas
Z. O. Tellier, Végreville, Alta.
Abbé E. Dubois, Laflèche, Sask.,
Adélard Blanchard, Willow Bunch, Sask.
Abbé J. Bois, Meyronne, Sask.
R.P. A. Lemarchand, O.M.I. St Albert, Alta (25)
Dydime Savard, Boutin, Sask.
Emile Dureault, Wolseley, Sask.
Florian Rioux, Montmartre, Sask.
R. P. F. X. Simonin, O.M.I., Aldina, Sask.
Hospice Beaulieu, Mutrie, Sask.
A. Desnoyers, Beaumont, Alta.
Joseph Myre, St Stanislas de Kostka, P.Q.
Abbé J. A. Morisette, Kindersley, Sask.
Arthème Morin, Hodgeville, Sask.
P. Pelletier, Elstow, Sask.
François Fortin, Ivry, P.Q.
François Verneray, Duck Lake.
Paul Blondeau, Domrémy.
Omer Demers, Debden.
Séverin Béchard, Sedley.
Chs. Cuelenaere, Leask.
M. l'abbé J.-B. Riou, Dollard.
M. l'abbé C. Rondeau, Mullrany.
Raymond Denis, Vonda, Sask.
François Dubreuil, Haywood, Manitoba.
Aimé Demers, Debden, Sask.
Léon Ruest, Frenchville, Sask.
A. Randon, Fenn, Alta.
Joseph Laramée, St-Paul-des-Métis, Alta.
G. A. Lerew, (10 abonnements.) Saskatoon, Sask.
Mlle Alda Côté, Donnelly, Alta.
Henri Brais, Nadeauville, Sask.
J. M. Vandal, Meyronne, Sask
J. C. Saint-Amant, L'Avenir, P.Q.
Adolphe Chevrier, Marcelin
Joseph Lacelle, Lac Pelletier.
Mme Vve Moïse Gouin, Saskatoon
Mlle Octavie de la Ronde, Winnipeg, Man.
J. A. Renaud, Midnapore, Alta.
A. Desnoyers, Beaumont, Alta.
L. P. Michaud, Gravelbourg, Sask.
Emile Péloquin, Marcelin, Sask.
Georges Denis, Marcelin


DETACHEZ CE COUPON

LE PATRIOTE DE L'OUEST,
PRINCE-ALBERT, SASK.,

Veuillez trouver ci-inclus la somme de $5.00 en mandat poste, lettre recommandée, ou chèque payable au pair pour les quatre abonnements suivants:

Nom Adresse

1 ....

2 ....

3 ....

4 ....

Signature ....

Adresse ....



Administration: A. LIBOIRON, PONTEIX, SASK

PONTEIX, SASK., MERCREDI 18 DECEMBRE 1918. No. 46

FÊTES DU JOUR

[illegible] *Gatien*. D'origine italienne, [illegible] faisant partie d'une phalange de [illegible] missionnaires envoyés par le pape pour évangéliser les peuples infidèles. Il se dirigea vers la Touraine et y fit de nombreuses conversions. Près de [illegible], il établit dans une grotte la première église des Gaules. Il [illegible] de la ville de Tours, dont il fut évêque.

[illegible] -Elle était la sœur de S. Grégoire de Naziance. De [illegible] tendre jusqu'à sa mort, [illegible] modèle de toutes les vertus [illegible]

LE CLOCHER DU DIABLE

(Suite)

[illegible] demande pardon, M. le [illegible] vous déranger si tard, dit [illegible] d'une voix doucereuse.

[illegible] gagnez rien, Monsieur, je bé[illegible] dérangement si je puis vous [illegible]

[illegible] M. le Curé, mais c'est au [illegible] pour vous rendre service [illegible] me suis permis de frapper à votre porte.

Vous êtes bien bon, Monsieur.

[illegible] le monde n'est pas de cet [illegible] l'étranger, les yeux ful[illegible] mais peu importe, M. le Curé, si mes propositions vous sont agréables. Ecoutez: vous êtes actuellement dans un grand embarras; vous avez construit une église superbe à [illegible] il manque un clocher, et ce clocher, absolument nécessaire pour couronner votre œuvre, vous n'avez pas d'argent pour l'entreprendre et c'est en vain que vous en demanderiez à vos paroissiens.

C'est trop vrai! Les braves gens m'ont donné beaucoup et ne peuvent plus grand chose pour le moment.

Pour le moment?' ponctua l'inconnu, mais songez-y, M. le Curé, il leur faudrait un siècle pour réunir la somme considérable qu'exigerait une flèche digne de votre église. Tenez, veuillez donc examiner ce dessin." Et ce disant, il tendait au brave curé, un croquis hardi, merveilleux, qui le plongeait dans l'admiration, puis il ajoutait d'une voix onctueuse:

—"Voilà, n'est-ce pas, une belle étude, bien supérieure à celle de vos architectes. Qu'en pensez-vous?

—Hélas! soupira le prêtre, celle de nos architectes est déjà d'un prix trop élevé, pourquoi désirer davantage?

—Pourquoi? parce que je suis là, M. le Curé, et parce que je veux me charger moi-même de l'exécution rapide de ce clocher sans qu'il vous en coûte un sou.

—Vous plaisantez, Monsieur, pareille générosité ne s'est jamais vue.

—Je ne plaisante jamais... d'ailleurs il ne tient qu'à vous de m'éprouver. Je suis fabuleusement riche, j'ai de l'or à ne savoir qu'en faire, et sur toute la terre des milliers d'ouvriers et d'esclaves travaillent pour moi, jour et nuit... Je ne vous demanderai donc pas d'argent, mais simplement un petit souvenir de votre main consacrée.

Et ce souvenir?

Pas autre chose que votre signature de prêtre au bas de cette feuille". Et il déroulait un parchemin où l'on pouvait lire en grosses lettres rouges:

"Moi soussigné, Curé de St Pol, j'abandonne par la présente, à celui qui construira gratuitement mon clocher toutes les âmes de mes paroissiens mourant désormais les dimanches entre la grand'Messe et les Vêpres".

(A suivre)

NOTES HISTORIQUES (12)

Nous passons sur le bord d'un lac dans lequel s'ébattent quelques canards, le conducteur de la voiture prend sa carabine et tire, en passant le canon devant moi. L'arme se brise, et, sans détonation, le canon me tombe sur les pieds. Je pousse un cri de douleur. "Le coup n'est pas parti me dit M. Lemoine". Je sors le pied des couvertures, une goutte de sang perle sur le soulier. Vite je regarde dessous, la balle n'est pas ressortie. Je saute à terre, me déchausse et constate avec terreur qu'elle est bel et bien restée dans le pied. Autrefois, les Gaulois chantaient: "Fils de Brennus, chef des Gaules, nous ne craignons rien sinon que le ciel, brisant ses pôles, s'écroule sur notre front". Je n'avais jamais eu cette crainte, mais toute ma vie j'avais eu la faiblesse de redouter, entre tous les malheurs, une opération chirurgicale. Et juste, m'y voilà arrivé!

La nuit était trop noire pour nous permettre de songer à gagner la ville, nous avions plus de chance de trouver Gravelbourg qui était plus proche. Et de fait nous y arrivâmes vers minuit providentiellement, car sans chemin nous aurions bien pu nous égarer. Le samedi matin, je dus partir pour Moose Jaw, laissant à l'intelligente piété de mes fidèles le soin de bien recevoir Sa Grandeur, le lendemain. Plusieurs prêtres l'accompagnaient et facilitèrent la tâche. Ils campèrent sous une grande tente, près de M. Gauthier, et envoyèrent prendre ma chapelle portative pour pouvoir célébrer leurs messes. Monseigneur voulut venir lui-même jusqu'à ma demeure et avec sa gaîté habituelle, "je n'ai pas voulu partir, dit-il à mes amis, sans visiter la maison du prophète", et cette autre parole, que me citait tout récemment le Rév. M. Benoit: "Est-ce bête, est-ce bête! se planter une balle dans un pied quand on attend son archevêque." Mais cette gaîté extérieure n'atténuait en rien l'intime et tendre sollicitude de son cœur. Il me le prouvait bien en se précipitant à l'hôpital dès son arrivée à Moose Jaw. C'était un hôpital anglais et civil: j'y fus bien soigné, et même, à la demande de M. l'abbé Gravel, j'y bénéficiai d'une réduction de prix, qu'à mon occasion le conseil décida d'accorder aux ministres des cultes. J'étais le premier traité dans la Maison. Je ne m'aperçus pas de l'opération, vu que j'étais endormi. Je sais que le chirurgien la fit habilement, sortant minutieusement avec la balle tous les débris de couvertures qu'elle avait entraînés. Mais les pansements étaient horriblement douloureux quand on arrachait du fond de l'entaille les tampons collés aux nerfs. Je comprenais mieux que jamais ce qu'a dû souffrir notre divin Sauveur qui n'avait pas seulement un pied mais les deux transpercés et les mains aussi. Je m'estimais encore heureux. Les paroles affectueuses de Mgr Langevin me furent en outre un puissant encouragement. Nous causâmes longuement. "Il y a là-bas, me dit-il, deux sites qui me sont proposés pour l'église, les sites Gauthier et Gravel, à peu de distance l'un de l'autre. Si votre terre avait été plus élevée, j'aurais vite tranché la question en mettant l'église chez vous. Avant de décider, je voulais avoir votre avis." Je priai Sa Grandeur de me dispenser de répondre, attendu qu'elle venait de me permettre de quitter la place, que par conséquent j'y serais désormais étranger, ne voulant m'y mêler de rien et surtout ne favoriser ni les uns ni les autres.

Depuis quelque temps déjà, j'étais en effet bien décidé à partir. Que de choses pourtant m'attachaient à cette place, comme j'aimais sincèrement les braves gens avec lesquels j'avais passé l'hiver. Que leurs parents et leurs amis me paraissaient sympathiques à mesure que je faisais leur connaissance. Mais je pensais avoir des raisons sérieuses. J'aime à croire qu'ils les ont comprises. En voici quelques-unes:

(à suivre)

Baptêmes.—Marie-Brigitte, fille d'Oscar Bergeron et d'Alice Comeau. Parrain: Joseph Cyrenne; marraine: Yvonne Comeau.

—Joseph-Alphonse-Ulric, fils d'Euclide Dumont et d'Alice Labrie. Parrain: Alcide Dumont; marraine: Marie Larouche.

Sépulture: Annette Tourigny, âgée de 14 ans, décédée à Gravelbourg et enterrée dans le lot 39 acheté par la famille en notre cimetière.

Services: Lundi, première classe en musique pour les époux Bonneville-Hébert, et mardi pour notre prestidigitateur, Arthur Therrien, décédé en tournée à Toronto, muni des sacrements de l'Eglise.

Ces services ont été chantés par le Rév. A. Bacciochi, qui nous a fait l'honneur de venir passer la semaine avec nous.

Municipalité rurale. Le conseil, à sa dernière séance, a examiné les notes présentées pour secours aux malades durant l'épidémie, par les différentes installations de Ponteix et d'Aneroïd. M. le Maire n'a pu s'empêcher de faire remarquer avec étonnement et satisfaction que la note de beaucoup la moins chargée, à nombre égal, était celle des Rdes Sœurs de l'hôpital de Ponteix. Cela ne nous surprend pas; nous savons tous que les bonnes Sœurs ne cherchent pas à faire de l'argent, mais seulement à gagner le ciel par la pratique du dévouement et de la charité. En tous cas, une conclusion qu'on tirait de ces comptes, c'est que les malades qui ont coûté le moins cher n'ont pas été les moins bien soignés.

Nous remercions M. C. Provencher, notre sympathique conseiller, de ces bons renseignements.

Gergovia.—La route en est toujours bonne, même dans les buttes où toute la neige a disparu. M. le Curé s'y est rendu pour célébrer la messe du 7 décembre.

—Mme Meloche est allée dans l'Est accompagner sa belle-fille et visiter sa mère à Montréal.

—M. E. Foret, maire de Ponteix, nous est revenu de Régina, au sortir d'une bronchite aigüe, nous rapportant avec sa bonne humeur une activité nouvelle pour les progrès du village.

(*) *Conférence.*—L'intéressante conférence du R. P. Morice sur les Sauvages reste fixée au dimanche 29 décembre.

La dame. —Et alors, quel âge me donnezvous?

Le M.—Vingt-cinq, vingt-six ans.

—Vous êtes gentil.

—Je tache de l'être, je ne donne jamais que la moitié de ce qu'on paraît.

A VENDRE

—Un beau team, cheval et jument pour le buggez et la selle, avec harnais doubles et simples. B. Gruère, Ponteix, Sask.

SOUVENIR

Noël 1916

Il y a bientôt près d'une heure que l'horloge du bord a piqué le deuxième quart, près d'une heure que Jean Breton, les paupières bouffies, a quitté son hamac pour grimper dans son poste de vigie fait d'un baril hissé au bout du mât. Le vent pince. Jean Breton ne bouge pas. Il continue imperturbablement sa "guette" Il sait que le salut de l'équipage dépend de lui, que le moindre relâchement dans sa surveillance peut coûter la vie au torpilleur. Cette grande masse aveugle qui glisse dans la nuit tous feux éteints, patrouillant l'immensité, ne voit, ne se dirige que par lui. Il est l'œil du bord. Il a pour consigne de signaler tout ce qui passe à portée de sa vue. A peine a-t-il crié dans son cornet acoustique: "Quelque chose à quatre quarts par tribord!" aussitôt le navire oblique dans la direction indiquée et, couché sous sa barre, fonce sur le point suspect. Souvent ce n'est rien: un flotteur de casier, une épave. Mais ce peut être quelquefois aussi le périscope d'un sous-marin. Et alors...

Précisément on est dans des parages infestés de ces "sales bêtes", à cinq ou six milles d'un saillant de la côte que les navires qui entrent dans la Manche sont obligés de reconnaître pour rectifier leur "estime". Les ravageurs y opèrent de nuit comme de jour. Hier encore, il y ont coulé un cargo... la nuit était claire comme cette nuit-ci. Même vent aigre, mêmes petites lames courtes, dont le clapotis rendait le sillage du périscope presque invisible..

C'est par ces temps-là surtout qu'il faut ouvrir l'œil, et le bon! Jean Breton y tâche de son mieux; il sonde âprement l'horizon autour de lui; il scrute le creux de chaque lame. Et, avec l'œil, il ouvre l'oreille. Mais il n'entend que la mer et le vent, la mer qui roule dans la nuit, le vent qui geint dans les haubans de la mâture et dans les antennes de l'appareil de T. S. F. Il ne s'en émeut guère d'habitude..., quand tout à coup le périscope à l'appareil sort de la cabine. Pas d'erreur: c'est un sans-fil"... Un sans-fil à cette heure!

Mais quelle heure au fait?

Minuit disent les étoiles.

Jean Breton sur son perchoir, en éprouve une petite commotion.

De plaisir? De tristesse? Il n'est pas bien fixé. Tout ce qu'il peut dire, c'est que par une nuit pareille, à la même heure voici juste un an, sur un autre point de l'immensité où patrouille son torpilleur, l'appareil de T.S.F. se mit aussi brusquement à vibrer. Le radiotélégramme venait de France. Cela, on le sait tout de suite par le bruit de l'étincelle, sifflante quand le poste de transmission est allemand, chantante, quand il est français. C'était la Tour Eiffel qui, sur le coup de minuit, lançait à travers l'espace les souhaits de la mère-patrie à ses enfants dispersés aux quatre coins du monde. "Noël, joyeux Noël!" disait la Tour. "Noël, joyeux Noël!" répète cette fois encore, sans doute, l'invisible interlocutrice.

Noël! Comment Jean Breton avait-il oublié que c'était ce soir Noël? Mais aussi qui pouvait croire qu'elle était revenue, la belle et douce fête qui, chaque année, à pareille heure, annonçait que Jésus était né et qu'avec lui tout renaissait? Tout languit, tout périt, depuis tantôt deux ans: la guerre est partout sur terre, sur mer, dans l'air et jusque dans les entrailles du sol et jusqu'au sein des profondeurs sous-marines.

C'est dans le sang aujourd'hui que les chrétiens fêtent Noël.

Quelle différence avec les Noëls d'antan! Souviens-toi, Jean Breton, rappelle-toi ta veillée de famille sous le manteau de la vaste cheminée, devant la bûche pétillante, aspergée au préalable de quelques gouttes d'eau bénite, le gai craquement des châtaignes sous les cendres, la fine odeur sucrée du flip cuisant dans les chopines à fleur rangées en fer à cheval sur le foyer... Párions que l'arome t'en monte encore aux narines. Après les prières récitées en commun, quelque fraîche voix de pastoure ou de sardinière avait entonné le cantique de la Nativité: comme elle allait au cœur, cette voix d'enfant, sous les solives enfumées dans le décor traditionnel des lits à fuseau et des vieilles armoires historiques! Un reflet de la haute flamme pourprée qui léchait la crémaillère riant de toutes ses dents noires, caressait les cheveux blonds de la chanteuse, l'ovale de son délicat visage. Assise sur une escabelle, dans cette pose hiératique familière aux Bretonnes, le buste droit, les mains jointes sur son tablier, elle ne remuait pas en chantant. Et c'est ce soir-là, rappelle-toi Jean Breton, que tu connus que ton pauvre cœur ne t'appartenait plus et qu'il était le prisonnier de ces petites mains...

Noël... la cloche qui tinte pour l'office, les galoches qui claquent, les falots qui s'allument, l'église flamboie sur la hauteur et, tout autour d'elle, dans la solitude nocturne subitement peuplée de chants et de lumières, toutes les routes menant au saint lieu qui déroulent leur rubans étoilés, la terre qui semble en marche vers le ciel!

Noël... Marie sur son trône de gloire, monsieur le recteur à l'autel en chape de brocart, les enfants de chœur en soutane écarlate, le "chasse-gueux" en bicorne galonné, sa hallebarde au poing, et la lente ondulation des coiffes blanches dans la nef et la haute stature des hommes debout dans le transept, suivant l'office les bras croisés ou la main passée dans les larges plis de leur ceinture de flanelle bleue... L'encens fumait. L'orgue ronflait, et l'on ne sait quoi de doux, d'apaisant, tombait des voûtes comme une rosée. Mais la minute émouvante, c'était à l'élévation: sur la foule abîmée devant la révélation de son Dieu, dans le grand silence qui enveloppe soudain l'église, on eût dit que les anges passaient. Sanctus! Sanctus! Sanctus!.. Il paraît que la création tout entière, pendant cette minute unique, n'est qu'un miracle vivant: les bêtes parlent dans les étables; les trésors luisent au creux des décombres; les peulvans et les dolmens se déplacent et courent s'abreuver aux sources prochaines; les flammes du Purgatoires s'éteignent et l'Enfer lui-même suspend son hurlement...

Noël... la sortie de la messe, les falots qui dévalent en tous sens la colline, les logis qui rebourdonnent, l'âtre qui se ravive, la table du réveillon qui s'apprête, le cidre qui écume dans les pots, la fête des mâchoires et des gosiers après celle de l'âme!

Jean Breton, un moment — oh! une seconde—a fermé les yeux en soupirant. Que de choses on peut voir par l'imagination dans l'espace d'une seconde, depuis l'Enfant-Dieu sur la paille de la crèche jusqu'au frétillement des boudins dans la poêle de l'experte maman Breton!

Une seconde... C'est le temps aussi qu'il faut à un périscope de sous-marin pour émerger à la surface. Heureusement qu'il en faut un peu plus au gredin pour lancer sa torpille et replonger! Celui qui vient de surgir devant Jean Breton ne devait pas s'attendre à nous trouver là, si tant est qu'il nous ait déjà éventrés; il comptait fêter Noël à sa manière, sans risque, en coulant par cent brasses de fond quelque inoffensif caboteur, un paquebot peut-être, chargé de petites vies innocentes. Car tels sont les ordres de l'Hérode germain...

"Sous-marin droit devant!" hurle Jean Breton dans son cornet. Le torpilleur tressaillit instantanément, il démasqua son projecteur, qui saisit l'assassin dans sa griffe de lumière. Puis, sûr de la direction, il court dessus et, à 300 mètres, ouvre le feu... Touché! L'obus, crevant la coque, a dû exploser dans le compartiment des machines; l'avant du sous-marin pique en l'air. Un bouillonnement, un remous, et, à la place où s'est enfoncé le forban, une grande nappe d'huile, le mât broyé d'un périscope...

Quelques minutes plus tard apparaissait la haute silhouette d'un paquebot venant d'Amérique. Le torpilleur lui faisait signe que la route était libre.

Jamais Jean Breton n'a fêté Noël de si bon coeur.

Charles LE GOFFIC.

Une prophétie qui semble en train de s'accomplir

D'Excelsior:

On exhume toutes sortes de prophéties se rapportant, plus ou moins, aux événements inouïs que nous vivons. Mais on oublie l'une des plus troublantes, une des plus curieuses, puisqu'elle émane d'une Allemande, celle de sainte Hildegarde, abbesse des Bénédictines de Rupertsberg, près Binghen, sur le Rhin. Elle vivait au douzième siècle.

Voici quelques extraits de ce que cette vierge inspirée entrevoyait du fond de son cloître, l'œil fixé sur les siècles à venir:

"Des guerres atroces et cruelles surgiront à l'envi. Une foule de personnes y seront immolées. Bien des cités se changeront en un monceau de ruines... Les rois et les chefs jusqu'alors soumis à l'empire s'en détacheront pour ne plus s'y laisser assujettir... Car chaque nation, chaque peuple, se choisira un prince particulier, en disant que la grande étendue de l'empire était devenue moins une gloire qu'une charge pour les sujets... Alors, les chefs interdiront l'usage des armes de guerre. Le fer ne sera plus employé à d'autres usages qu'à cultiver la terre et à pourvoir aux nécessités de la vie. Ceux qui s'en serviront autrement seront punis par le fer et mis au ban des nations."

Pour les Cultivateurs

Désinfectons les étables

(Note des fermes expérimentales)

Nos cultivateurs canadiens n'ont pas en général l'habitude de désinfecter régulièrement leurs étables, et ils ont grand tort. Leur négligence criante sous ce rapport montre qu'ils n'apprécient pas assez l'importance de tenir les animaux en bonne santé. Les maladies ravagent nos troupeaux; elles causent tous les ans des pertes qui se chiffrent par bien des millions de dollars. Tuberculose, avortement épizootique, diarrhée, charbon symptomatique, morve, choléra des porcs, tous les fléaux prélèvent une taxe énorme sur nos revenus, sans compter les parasites, les poux, les tiques, etc., qui causent un immense gaspillage d'aliment coûteux, et réduisent beaucoup la production du lait et des jeunes bestiaux. Cultivateurs canadiens, prenez donc les moyens de prévenir ces pertes; c'est votre devoir et il y va de votre intérêt! N'attendez pas que vos animaux soient morts de maladie ou à demi rongés par les parasites avant d'intervenir. C'est en hiver, lorsque les bêtes sont confinées à l'étable que les maladies se propagent le plus vite.

La propreté des logements est un des facteurs qui contribuent le plus à entretenir la bonne santé des animaux en hiver; or il est impossible de tenir les logements propres, exempts de maladies ou de parasites, si l'on ne désinfecte au moins deux fois par an. Pour désinfecter, il faut venir en contact direct avec ces germes de maladies. Impossible par exemple de tuer les germes qui se cachent sous une couche de fumier, de paille ou de saleté. La première chose à faire est donc de nettoyer parfaitement l'étable, de gratter et de laver si possible tous les murs, les planchers, d'enlever au balai la saleté, la poussière et les toiles d'araignée des murs et des plafonds. Il faut réparer les planchers de bois et renouveler les planchers de terre en y faisant une couche de terre propre.

QUELS DÉSINFECTANTS DOIT-ON EMPLOYER?

1 Lumière du soleil.—C'est un des désinfectants les plus efficaces et celui qui coûte le moins cher. Il devrait y avoir dans un bâtiment au moins 6 pieds carrés de vitre par tête de cheval ou de bovin qui s'y trouve, et le quart de cette quantité par tête de veau ou de porc adulte. Une étable bien ensoleillée est plus saine, plus confortable et rapporte plus.

2 Blanchissage à la chaux.—Un lait de chaux, appliqué au plafond et aux murs, recouvre et tue les germes et les parasites. Ajoutez des désinfectants chimiques comme l'acide carbolique si les étables ont logé des animaux malades. Appliquez avec une pompe à pulvériser ou une brosse.

3 Désinfectants chimiques.—Désinfectez avec le plus grand soin planchers, rigoles et mangeoires. Imprégnez-les de Kreso, de Wesol, de Zenoleum ou de créoline ou d'un autre de ces produits de la distillation de goudron. Mettez de 3 à 6 pour cent du désinfectant dans de l'eau, suivant la force; appliquez la solution avec un pulvérisateur ou un arrosoir et frottez à la brosse pour le faire entrer.

Le bureau d'hygiène des animaux du Ministère fédéral de l'Agriculture, Ottawa, fournira gratuitement des instructions à ceux qui en désirent sur le choix et la préparation du lait de chaux et des désinfectants chimiques.

Il est extrêmement important que cette désinfection soit faite parfaitement. L'éleveur intelligent qui comprend la nécessité de maintenir ses bestiaux en bon état de santé trouve avantageux de désinfecter plus souvent les mangeoires et les passages de l'étable. Un léger traitement au pulvérisateur une fois par mois suffit.

La pratique a démontré que cette désinfection est une assurance bon marché; c'est de l'argent placé à gros intérêts. Si les producteurs canadiens comprenaient mieux la nécessité de cette pulvérisation, les maladies qui ravagent les troupeaux et les pertes qui en résultent, diminueraient de 20 p. c. par an.

Pertes causées par les maladies évitables

Les maladies des plantes cultivées se divisent en trois catégories: il y a d'abord celles contre lesquelles nous ne connaissons encore aucun moyen de lutte bien efficace: il y a ensuite celles, très nombreuses, que nous savons combattre, mais qui exigent des efforts répétés et soutenus pendant des années: enfin il y a celles, nombreuses également, qui sont faciles à maîtriser.

L'immensité des pertes causées tous les ans par ces fléaux dans tous les districts agricoles est telle que ce serait un crime que de laisser, par négligence ou indifférence, celles de ces maladies qui peuvent être maîtrisées, poursuivre leur œuvre destructive.

Celui qui occasionne un incendie de forêt par négligence ou insouciance, se rend passible de poursuites judiciaires et d'une très lourde amende, car il n'est pas le seul à souffrir de cet incendie: la perte retombe sur toute la nation qui est propriétaire des forêts. A plus forte raison, ceux qui laissent les maladies des plantes régner en maîtresses et se répandre partout, sont coupables d'une négligence criminelle, car la production des vivres est d'une importance capitale à cette époque, beaucoup plus que l'extraction de l'or. Le Canada, en tant que nation, n'est pas le seul à souffrir de l'abaissement de production causé par les ravages des maladies; les pays qui s'approvisionnent chez nous et qui dépendent de nous souffrent en proportion. Il ne s'agit pas ici d'une question simplement commerciale, où la perte est réduite parce qu'elle est répartie sur un grand nombre d'individus. Il s'agit d'une perte de denrées alimentaires indispensables à l'existence.

La rouille du grain cause tous les ans des dégâts qui se chiffrent par des millions de dollars. On peut réduire cette maladie, sans la supprimer entièrement, en prenant certaines mesures de précaution. Mais le même grain qui a échappé à la rouille est encore exposé à souffrir grandement des maladies charbonneuses. En certaines années, le charbon, seul, indépendamment de la rouille, a causé au Canada des pertes qui se chiffrent par plus de vingt millions de dollars. Et pourtant le charbon est une maladie facile à maîtriser, au moyen du traitement de la semence, très simple et très efficace. Il est encore très répandu cependant à cause de l'ignorance ou de la négligence. Cette année, seulement, on nous a signalé un champ où plus de quatre-vingt pour cent de la récolte étaient charbonneux. Une autre maladie qui fait de grands ravages et qui est cependant facile à maîtriser est le mildiou de la pomme de terre. Le mildiou, et la pourriture qui le suit, causent tous les ans, parmi les pommes de terre encavées, des pertes de plusieurs millions de dollars par année. Les fermes expérimentales ont déjà fourni de précieux renseignements sur les moyens de combattre les maladies, mais nous recommandons aux cultivateurs de faire un plus large emploi des experts de la ferme centrale d'Ottawa, qui donneront leur meilleure attention aux questions qui leur seront soumises.

La lutte contre les maladies dans les champs ou les jardins, a beaucoup plus d'importance que le public en général ne s'imagine. Une fois qu'une maladie s'est déclarée, il est bien rare que l'on puisse l'extirper complètement. Une plante attaquée ne donne jamais un rendement normal. Neuf fois sur dix, la faible production provient de maladies cachées, et c'est pourquoi chaque particulier est tenu de faire tous les efforts, individuellement, pour épargner à la nation les ravages déplorables que causent ces fléaux.

Distribution de bestiaux en Saskatchewan

La division de l'industrie animale a réussi à vendre un grand nombre de bovins aux cultivateurs aux termes de la loi sur l'achat et la vente des bestiaux. Les animaux ont été envoyés à un certain nombre de foires et d'expositions à travers la province pour être vendus ensuite. Il y avait parmi eux des génisses métisses, des taureaux de race et des vaches en gestation. Ce système a beaucoup contribué à faire connaître au public agricole les occasions mises à sa disposition pour établir ou accroître ses troupeaux.

Aux expositions de Régina, Saskatoon, Yorkton, North-Battleford et Prince-Albert, les mâles et les femelles des différents âges et de différentes races ont été vendus. Ils ont rempli huit wagons. Les génisses ont rapporté de $65 à $75 chacune, les vaches environ $110 et les taureaux de $250 à $550. On a fait également des ventes à un certain nombre de petites expositions.

Le département a annoncé qu'afin de donner aux cultivateurs qui ont suffisamment de fourrages chez eux, l'occasion de s'établir dans l'industrie de l'élevage, des mesures ont été prises pour vendre à ces cultivateurs jusqu'à $2,000 de génisses, sur une base moitié comptant.

Le Ministère s'est procuré 2,000 têtes de moutons, que les cultivateurs peuvent obtenir aux termes de cette loi. La plupart de ces moutons ont été achetés dans la province, mais quelques-uns viennent de l'Alberta. Les cultivateurs peuvent encore se procurer des brebis communes de prairie par l'intermédiaire de la division, comme autrefois, mais on s'efforce de fournir des brebis métissées par l'emploi d'un bélier de race pure, qui sont éloignées par plusieurs générations d'un type de prairie. On fournit ces brebis et les béliers de race pure aux conditions habituelles. Un individu peut acheter des moutons pour une valeur de $400, en payant comptant le quart de cette somme, ou $1,000 en payant la moitié de cette somme comptant. Les brebis peuvent être fournies luttées ou non luttées par un bélier de race pure, au gré de l'acheteur.

LE RHIN ALLEMAND

Vers 1846 un poète allemand du nom de Becker avait composé un chant dédié au Rhin; c'était une insulte à la France.

On pria alors Alfred de Musset de répondre à ce chant et on lira avec quelle fierté française il le fit. Aujourd'hui, la France a vaincu l'Allemagne et les poilus ont traversé le fameux Rhin. Ils l'ont eu...

Voici la traduction du poème de Becker et la réponse d'Alfred de Musset:

Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, quoiqu'ils le demandent dans leurs cris comme des corbeaux avides;

Aussi longtemps qu'il roulera paisible, portant sa robe verte; aussi longtemps qu'une rame frappera ses flots:

Ils ne l'auront pas le libre Rhin allemand, aussi longtemps que les cœurs s'abreuveront de son vin de feu;

Aussi longtemps que les rocs s'élèveront au milieu de son courant; aussi longtemps que les hautes cathédrales se refléteront dans son miroir.

Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, aussi longtemps que de hardis jeunes gens feront la cour aux jeunes filles élancées.

Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, jusqu'à ce que les ossements du dernier homme soient ensevelis dans ses vagues.

Réponse d'Alfred de Musset à la chanson de Becker.

Nous l'avons eu, votre Rhin Allemand,
Il a tenu dans notre verre.
Un couplet qu'on s'en va chantant,
Efface-t-il la trace altière
Du pied de nos chevaux marqué dans
[votre sang?

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand,
Son sein porte une plaie ouverte,
Du jour où Condé triomphant
A déchiré sa robe verte.
Où le père a passé, passera bien
[l'enfant.

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand,
Que faisaient vos vertus germaines,
Quand notre César tout-puissant
De son ombre couvrait vos plaines?
Où donc est-il tombé, ce dernier
[ossement?

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand,
Si vous oubliez votre histoire,
Vos jeunes filles, sûrement,
Ont mieux gardé notre mémoire;
Elles nous ont versé votre petit vin
[blanc.

S'il est à vous, votre Rhin allemand,
Lavez-y donc votre livrée:
Mais, parlez-en moins fièrement;
Combien, au jour de la curée,
Étiez-vous de corbeaux contre l'aigle
[expirant?

Qu'il coule en paix, votre Rhin
[allemand;
Que vos cathédrales gothiques
S'y reflètent modestement:
Mais craignez que vos airs bachiques
Ne réveillent les morts de leur repos
[sanglant.

Une immense foule manifestant, à New-York, en faveur du Home Rule pour l'Irlande, adopte une résolution qu'elle fait transmettre immédiatement, par radio, au Président Wilson, réclamant, en faveur de la Verte Erin, le privilège du libre choix de son régime politique.

UN ARTICLE DE M. MONTPETIT

L'ACTION FRANÇAISE ET NOS FORCES ECONOMIQUES. — UNE PAGE SUR LES FRANCO-AMERICAINS. — L'ALMANACH DE LA LANGUE FRANÇAISE ET LA VEILLEE DES BERCEAUX.

Un article, très fouillé, de M. Edouard Montpetit sur *Nos forces économiques* continue, dans *l'Action française* de novembre, la série des études sur *Nos forces nationales* qui se terminera, en décembre, par un article de Mgr Béliveau sur *Votre langue*. On sait que, dans l'intervalle, il a été publié, dans cette série, des articles de Mgr Georges Gauthier, de Mgr L.-A. Pâquet, des RR. PP. Louis Lalande et Lamarche, de M. l'abbé Groulx, de Mme Fadette et de MM. Antonio Perrault, Henri Bourassa, Guy Vanier et Omer Héroux. Il est inutile de dire que l'article du distingué professeur d'Economie politique à Laval est digne des précédents travaux et devra être lu de tous ceux que préoccupe notre avenir économique.

Sous le titre *Une soirée d'Action française à Boston*, l'abbé Georges Courchesne donne de son côté des pages qui feront réfléchir ceux qu'intéresse non seulement le maintien des *traditions françaises*, mais la cordialité des relations entre les divers groupes français. A cette étude suggestive se joint la chronique, toujours si vivante, si variée, de Pierre Homier. La livraison se clôt sur le texte de la dernière lettre du Pape et des notes de M. Omer Héroux sur la Vie de l'*Action française*.

Cette vie se manifeste avec une très grande abondance. A part la revue elle-même, où la collaboration est si abondante qu'il faut ajourner à décembre un grand article du P. Théophile Hudon sur Paul-Emile Lamarche et d'autres pièces intéressantes, toute une série de conférences a été inaugurée, où figureront le R. P. Louis Lalande, MM. Bourassa, Léon Lorrain, Antonio Perrault et Armand Lavergne. La conférence de M. Bourassa (*La Langue gardienne de la foi*) sera prochainement publiée avec des appendices d'un vif intérêt: le texte latin et la version française de la dernière lettre du Souverain Pontife, les commentaires de Mgr L.-A. Pâquet et du P. Rouleau sur ce document, une consultation du R.-P. Leduc, etc. Le prix et les conditions de propagande de ce volume seront prochainement indiqués.

Dans sa série de brochures à dix sous ($8 le cent, $70 le mille), frais de port en plus, l'*Action française* publie la si remarquable étude de M. Montpetit sur la *Veillée des berceaux*, où le problème de la mortalité infantile est discuté à fond. On prépare une réédition des *Refrains de chez nous*.

Communiqué de l'Evêché

Sa Sainteté le Pape Benoit XV demande que les Catholiques du monde entier adressent des prières au Ciel pour que l'Esprit-Saint éclaire et assiste les diplomates des différents Etats qui vont travailler pour établir sur des bases justes et solides la paix du monde.

Pour nous conformer à ces désirs, Nous ordonnons que l'oraison "de Spiritu Sancto" soit dite désormais à la place de l'oraison "pro pace". De plus, aux Saluts du St-Sacrement, on voudra bien remplacer l'antienne "Da pacem" et l'oraison prescrite précédemment par trois fois "Parce Domine....", suivi du verset "Domine non secundum...", et de l'oraison "Deus qui culpa offenderis...". Tout cela jusqu'au jour de la signature de la paix.

A cette occasion, Nous sommes heureux de vous souhaiter, avec nos meilleures bénédictions, les faveurs du Ciel pour l'année qui va commencer, et Nous supplierons le divin Enfant de la Crèche d'accorder à la terre entière les bienfaits de cette paix que les anges ont chantés à la naissance du Sauveur du monde.

† ALBERT, O.M.I.
Evêque de Prince-Albert

PRINCE-ALBERT

Mgr Pascal, O.M.I.

[illegible] Mgr Pascal, O.M.I., qui se trouve [illegible] un certain temps à l'hôpital [illegible] Elisabeth, à Humboldt, est actuellement aussi bien que possible. Il [illegible] à Prince-Albert demain et [illegible] la semaine prochaine, aux cérémonies de la fête de Noël.

Les fêtes de Noël

Les fêtes de Noël seront célébrées cette année, avec toute la solennité accoutumée. Les offices auront lieu dans la cathédrale.

Les confessions seront entendues [illegible] mardi, dans le soubassement, de 2 h. à 6 h. et de 7 h. ½ à 11 h. ½.

Il y aura messe de minuit pontificale célébrée par Mgr Pascal. Sa Grandeur fera son entrée solennelle dans la cathédrale à 11 h. 45.

A partir de 11 h. ½, les bancs loués ne seront plus réservés.

Le sermon à la messe de minuit sera donné par le R. P. Panhaleux.

Le choeur de chant, sous la direction de Mme J. E. Morrier exécutera la messe de Léonard.

Le jour de Noël, il y aura messe basse à 8 h. ½ et grand'messe à 10 h. ½, comme le dimanche.

— Le R. P. Danis, O.M.I., curé de Saint-Joseph (Prince-Albert-est) et de White Star, a maintenant la desserte des missions sur la ligne de Melfort: Tisdale, Star City, etc.

—Notre jeune compatriote, Jean-Charles Côté, qui suivait un cours d'aviation à Toronto, se trouve actuellement en congé dans sa famille, en attendant sa libération définitive.

—M. Charles McDonald, député provincial, assure que la crise financière de la ville est à la veille d'obtenir une solution satisfaisante, grâce à l'intervention du gouvernement qui va faire comparaître la ville et les porteurs d'obligation devant la Législature.

Rapport financier de l'école séparée

M. Jules Casgrain, secrétaire de l'école séparée catholique, nous communique son rapport financier de l'année. La situation de notre école est bien supérieure à celle des écoles publiques de la ville. Sa dette actuelle est de $12,832; mais il est à noter que dans ce chiffre se trouvent compris les intérêts de dix-huit ans, qui s'élèvent à $4,138. En déduisant cette somme, nous nous trouvons en présence d'une dette réelle, pour 1918, de $8,694.58.

Dettes de l'école au 31 octobre 1918.

A la Crown Life Insurance Co.	
18 paiements annuels de $440	7920.00
Intérêts pour 19 ans à 5½ p.c.	4138.20
Au Canadian Order of Foresters	8500.00
Aux religieuses de Sion, salaires pour 1917	518.00
Aux maitresses, salaires pour 1918	635.66
Petits comptes pour 1918	308.48
	$22020.34
Argent dû à l'école sur taxes pour 1917	3962.23
Argent dû à l'école sur taxes pour 1918	4468.49
Argent en Banque, fonds et réserve	756.84
	$ 9187.56
Dette de l'Ecole le 31 oct. 1918	12832.78
	$22020.34

Le nom de Mont des Poilus *vient d'être donné à la montagne qui se trouve à la tête de la vallée du Yoho, C. A. C'est un témoignage mérité rendu à la valeur des soldats de France.*

Naissance.—M. et Mme Victor Grimeau, de Stokholm, Sask., annoncent la naissance d'une fille le 30 décembre, Marie-Jeanne-Marguerite. Parrain et marraine, M. et Mme Xénophe Filiatrault, paroisse du Saint-Lu' du Lac Rond.

Trophées

Si vous passez sur la place de la Concorde, vous constaterez qu'un grand nombre de canons sont partis. M. Clémenceaua dit: "Laissez faire". Et il a eu raison.

Dans une des cours du lycée Janson de Sailly, on peut voir rassemblés un canon de 150 (ce n'est pas un joujou) et deux ou trois mortiers de tranchées. Un écriteau monté en belle ronde indique la provenance de ces trophées; il porte, cet écriteau: "*Trophées pris par les élèves Janson de Sailly contre les forces de police, le 12 novembre 1918.*"

N'essayez pas de reprendre ces canons, là où ils sont. Il y faudrait un siège en règle. Et la guerre est finie.

Les surfaces couvertes en bois de valeur commerciale au Canada sont comme suit: Québec, 100,000,000 acres; Ontario, 70,000,000; Colombie-Britannique, 30,000,000; les Provinces du Nord-Ouest, 11,000,000; le Nouveau-Brunswick, 9,000,000; la Nouvelle-Ecosse, 5,000,000 soit un total de 225,000,000 acres.

Dans un discours qu'il prononce, à Ottawa, devant un groupe de soldats revenant du front, Sir Wilfrid Laurier prêche la concorde des races au Canada et affirme que nous devrions nous considérer tous comme frères de même origine.

* * *

La Hollande invoque le "droit d'asile", en faveur du ci-devant empereur allemand; le Premier Ministre de ce pays soutient que la demande d'extradition devra être soumise à l'épreuve des procédures légales.

"THE CLASH"

La deuxième édition du *Clash* le remarquable livre de M. Moore sur la question des langues et des races au Canada, se vend à $1.75 l'unité, $1.90 par la poste. C'est un fort volume de 335 pages, écrit en anglais, bien imprimé et relié en toile. On peut se le procurer à la librairie J. P. Daoust, 65, rue de la Rivière, Prince-Albert.

MARCHE AUX BESTIAUX de Winnipeg

PORCS—	
Truies	$14.00
Verrats	$12.00
Légers	$14.50
De choix	$18.00
BOUVILLONS—	
Pesants de choix	$13.50 à $14.00
Assez bons	$12.00 à $12.50
VACHES—	
De choix pour boucherie	$8.50 à $9.00
Passables	$6.00 à 6.25
Ordinaires	$5.00 à $5.50
Conserve	$5.00 à 5.25
Laitières	$75.00 à $110.00
GENISSES—	
De choix pour boucherie	$10.00 à 10.50
De choix pour élevage	$6.50 à $7.00
Passables	$5.00 à $5.50
ANIMAUX MAIGRES (Stockers et feeders)—	
De choix, pesants	$9.50 à $10.00
De choix légers	$6.75 à $7.00
TAUREAUX—	
De choix	$6.25 à 6.50
Bon	$5.50 à $6.00
Ordinaires	$4.75 à $5.25
BOEUFS—	
De choix	$7.50 à $8.00
Passables	$6.50 à $7.00
Moyens	$5.00 à $5.50
Ordinaires	$4.00 à $4.50
VEAUX—	
De choix, légers	$7.00 à $8.00
De choix, pesants	$6.50 à $7.50
BREBIS ET AGNEAUX—	
Agneaux de choix	$12.00 à $13.00
Brebis	$10.00 à $11.50
Béliers	$9.00 à $10.00

D. COUGHLIN & CO.

MARCHE AUX BESTIAUX de Prince-Albert

Bouvillons de choix à partir de 1050 livres	10 à 12c
Bons bouvillons de boucherie de 1,100 à 1,200 livres	9 à 10c
Bouvillons de boucherie moyens de 900 à 1000 livres	8 à 9c
Bouvillons à engraisser	9 à 9½
Bouvillons maigres	6 à 8½
Génisses de choix	7½ à 8
Bonnes génisses de boucherie au-dessous de 1000 livres	7 à 7½
Vaches de choix au-dessous de 1000 livres	7 à 8
Vaches moyennes	6 à 7c
Bœufs de choix	7¼ à 7¼
Bœufs communs	5 à 7c
Taureaux	5 à 6½
Verrats de choix	5 à 7
Verrats communs	5 à 6½
Porcs	17
Veaux	7 à 8
Béliers	11 à 12c
Brebis	10 à 11c
Agneaux	9 à 13c
VOLAILLE.—	
Poulets du printemps	20c
Poules	18c
Coqs	14c

MARCHE AUX GRAINS Winnipeg

AVOINE—	
No 2 C.W.	78⅝
No 3 C.W.	75⅝
Extra fourrage	75⅝
No 1	74⅝
No 2	69⅝
ORGE—	
No 3 C.W.	103¾
No 4 C.W.	98¾
Fourrage	85¾
LIN—	
No 1 N.W.C.	324
No 2 C.W.	320
No 3 C.W.	328

Prince Albert

BLE—	
No. 1 nord	202
No. 2 nord	199
No. 3 nord	194
No. 4 nord	187
No. 5 nord	174
AVOINE	67 à 70
ORGE	90c à $1.00

* * *

FOIN la tonne	$16.00 à $18.00
MOULEE, 100 lbs	$1.85
SON 100 lbs	$1.85
BEURRE, la livre	45c
OEUFS, la douz	45c
POMMES DE TERRE	50c à $1.00
CAROTTES, le minot	$1.10
NAVETS, le minot	$1.00
POULET, la livre	40c
PORC, la livre	24c
MOUTON, la livre	25c
BOEUF, la livre	16c
AGNEAU, la livre	26c
VEAU, la livre	16c

PETITES ANNONCES

Vingt-cinq mots ou moins, 25 sous. Un sou par mot supplémentaire. Quatre insertions pour le prix de trois. La copie devra être écrite très lisiblement et être accompagnée du prix de l'annonce.

A LOUER. Maison de 32x50 pieds, 2 étages. Location idéale comme magasin général, 200 pieds de l'élévateur. Village de Denholm sur la ligne de Big River.

Ecrire à A. HARVEY, Ormaux P.O., Sask. 40-43p.

INSTITUTEURS.—On demande deux instituteurs diplômés ou licenciés de la Saskatchewan, pour l'école séparée de Vonda. Salaire $90 et $85.

S'adresser au secrétaire de l'école séparée, VONDA, Sask. 9-12-18

SOUVENIR DE FAMILLE— Mariage, Baptême, Première Communion. C'est le livre d'or de la famille. Il est destiné à conserver les noms du père et de la mère et des enfants de la famille, avec les dates de tous les événements de leur vie chrétienne. Quel beau livre et combien précieux pour une famille qui en aura rempli les pages; chacun voudra l'avoir et le conserver. Ne tardez pas à vous le procurer: adressez-vous à l'auteur: M. l'abbé E. P. Chouinard, curé, Saint Paul de la Croix, Témiscouata, Qué. Prix: 10 sous l'exemplaire, $8.00 le cent. 32-6

Nous avons à vendre, dans le district de Gravelbourg, dans un rayon de quinze milles de la ville, environ vingt cinq demi sections au prix de vingt-cinq à soixante-cinq dollars l'acre. Une nouvelle église catholique au coût de $96,000 est en construction et un nouveau couvent de $125,000 est ouvert le 1er septembre. Gravelbourg est le centre canadien français de la Saskatchewan. Pour détails, s'adresser à L. J. FORCIER, agent d'immeubles, GRAVELBOURG, Sask. 31-5

Les petites annonces sont le moyen le plus économique pour les Franco-Canadiens de se mettre en relation avec leur compatriotes pour la transaction des affaires. Notre liste des petites annonces allonge toutes les semaines: ceux qui ont employé ce procédé en ont toujours été satisfaits.

Encouragez nos annonceurs

ÉVANGILE

Le quatrième Dimanche de l'Avent

S. Luc, III

La quinzième année de l'empire de Tibère-César, Ponce-Pilate étant gouverneur de la Judée, Hérode tétrarque de la Galilée, Philippe son frère, de l'Iturée et de la Traconite, et Lysanias, d'Abilène; sous les grands prêtres Anne et Caïphe, le Seigneur fit entendre sa parole à Jean, fils de Zacharie, dans le désert; et il parcourut tout le pays qui est aux environs du Jourdain, prêchant un baptême de pénitence pour la rémission des péchés, ainsi qu'il est écrit au livre des Prophéties d'Isaïe: Une voix crie dans le désert. Préparez la voie du Seigneur, rendez droits ses sentiers: toute vallée sera comblée, toute montagne et toute colline sera abaissée; les chemins tortueux deviendront droits, les raboteux seront aplanis, et tout homme verra le Sauveur envoyé de Dieu.

Il est important de bien comprendre les dernières paroles de cet évangile, car c'est à cause d'elles que l'Eglise nous fait lire cette page quelques jours avant Noël, pour nous disposer à cette fête. Notre Seigneur va venir; mais il s'agit surtout de le faire venir dans nos âmes, par sa grâce, et particulièrement par une bonne communion. Pour cela il faut lui préparer la voie, combler les vides faits dans notre vie par nos manquements au devoir, ainsi que notre orgueil qui s'élève comme une montagne, être droit, aller franchement vers Jésus et sincèrement à son confesseur, être doux et bienveillant... Et ainsi, nous aussi nous verrons en nous le Sauveur, avec les yeux de la foi, en attendant que plus tard nous le voyions de nos propres yeux dans le bonheur du ciel.

NOËL

Quel mot lointain, séraphique et surnaturellement doux... que celui de *Noël!* Si vieux.. si vieux!.. "depuis plus de quatre mille ans de hautbois et de musettes!" et qui ne vieillit jamais! Toujours immarcescible, étincelant de candeur, d'enfantine majesté! *Noël!*... On dirait le pseudonyme de Dieu quand il était petit. Soit que je le lance à haute voix ou que je le murmure les yeux fermés, pour qu'il soit plus beau, ou bien que, sans les détacher, je "pense" les deux syllabes de cristal qui, comme des clochettes, symphonisent sa radieuse gentillesse... je ne parviens pas à exprimer ce qu'elles font résonner aussitôt et propagent en moi!...

Je crois à ce seul mot que je récite un vers. Ecoutez-le? *Noël!* N'entendez-vous pas le vol d'un duvet, la chute d'un flocon sur le bras d'une croix, le tic tac de bois d'un berceau, le soupir de la bûche, le bruissement de la paille et comme un son voilé d'éternelles matines?... Noël, mot blanc, d'une blancheur religieuse, mot givré, tombé d'une hostie, le lys des mots qui ne semble fait que pour s'échapper des lèvres virginales dans la buée de froid qui en est l'encens, mot d'argent, de nacre et de perle, mot de neige si fragile et si délicat que l'on a, chaque fois, l'impression, même avec une âme pure, de le ternir quand on s'en sert. Mot qui chante, mot qui tinte, mot qui prie dans la gaieté, mot tendre d'église, allègre et pieux, frère d'*alleluia*, mot d'action de grâce qui monte et voltige avec des dessins de cantiques et dont le musical écho se congèle si suavement dans le bleu vitrail de la Grande Nuit... mot qu'on n'imagine jamais tracé droit comme ceux de la terre, mais qui semble toujours écrit *in excelsis* sur ces sinueuses banderoles que déroulent, au bout de petites mains, deux anges d'avant-garde pavoisés d'ailes.

Mot court aussi, mot facile de pauvre et d'ignorant, d'humble et de berger, mot dans lequel il y a le souffle de la bise et le bêlement de l'agneau, la corne du bœuf et la mangeoire, et le tremblant haillon de l'araignée.

Et ce mot n'est pas triste, il donne courage. Il exhorte. Il fait espérer et se souvenir. Il nous grandit en nous rapetissant, en nous ramenant aux fermes de l'enfance, aux nourricières étables de nos premiers pas. Au son du mot Noël nous retrouvons le jeune portrait de nos mères du temps que leur baiser du soir nous procurait dans nos lits confiants un sommeil filial, récompensé de jouets sentant la crèche et les copeaux de Bethléem. Enfin avec celle du Christ, il est la devise de toutes les nativités. Chaque fois qu'un enfant vient au monde, c'est pour les siens Noël et la moindre maison semble pleine d'étoiles. C'est un mot qui dilate, réchauffe, rapproche et réconcilie, qui pétille comme un sarment, qui met un cierge au front et des roses au cœur. Après la première joie de naître ce jour-là... la dernière serait d'y mourir, faveur logique aussi, la mort étant par excellence l'anniversaire suprême l'essentielle résurrection, la porte de la seule vie, l'aurore et le matin de Tout, le Noël de l'Eternité.

* * *

Noël enfin est une fête précieuse parce qu'on y célèbre la messe de minuit. Messe! et Minuit!... Comme ces deux mots brodés ensemble, associés, appuyés l'un sur l'autre, si puissants et si riches de visions, font un beau mariage chrétien! Voilà qu'aussitôt, dans les amicales ténèbres, s'ouvre un portail fleuri de buissons d'or. A l'appel que font ces flots de clartés tous les passants, même ceux qui n'entrent pas, savent que c'est la messe de minuit... une messe où les hymnes sont entonnées par des âmes meilleures, où l'orgue trouve des voix réellement célestes, où la prière, longtemps perdue, revient toute seule au bercail de la mémoire, où le Christ en haut de l'autel ne semble plus crucifié. Bras ouverts il sourit à tous, et chaque clou de sa main percée ne paraît que le grain de myrrhe déposé dans ses mignonnes paumes par les rois d'Afrique à genoux.

Ah! quel plaisir grave et charmant c'était! la profonde fête que d'aller autrefois, quand nous avions si peu d'années... entendre cette messe aux flambeaux du village! D'y songer le cœur me manque et mes doigts essuient mes yeux. Aussi c'est un rêve fait toujours et toujours irréalisé que de partir, à l'extrémité de décembre, et de fuir la bestiale ville, pour arriver, aux tâtonnements du soir, loin, bien loin d'ici, dans quelque hameau de vieille province, où il n'y a au milieu des douze masures, serrées en apôtres contre elle, qu'une pauvre petite grange qui s'appelle l'église. Une fois là, l'on attendrait la nuit qui s'allongerait et pèserait bientôt, calme et mystérieuse, sur le monde aux aguets qui fait semblant de sommeiller, et quand elle aurait déroulé tous les tapis de son silence et tous les velours de sa paix, une cloche alors, douce, tinterait. Une par une l'on verrait sortir des maisons les lentes ombres des fidèles... par les flancs du côteau, dans le lit des vallées serpenterait la procession des coiffes, des sabots et de la laine, le clignotant pèlerinage des frileuses lanternes. La neige lâcherait ses essaims de blancs papillons, l'orme en fourrure affecterait d'avoir les gestes du sapin, l'arbrisseau serait scandinave... et, guidés par le son tremblant de la cornemuse, des chants naïfs s'élèveraient d'un jet si divin dans le ciel qu'ils feraient croire, en y montant, qu'ils en descendent...

HENRI LAVEDAN.

Un mot d'explication

Q.—Qu'est-ce que la fête de Noël?

R.—La fête de Noël est l'anniversaire du jour où Notre-Seigneur est né, dans l'étable de Bethléem, pour nous sauver. Depuis quatre mille ans, le monde attendait le sauveur promis, lorsque, sur l'ordre de l'empereur Auguste, Joseph et Marie se rendirent à Bethléem pour se faire inscrire sur les régistres publics; mais n'ayant pu trouver à loger dans la ville, ils se retirèrent dans une étable des environs où Jésus vint au monde au milieu de la nuit.

La grotte de Bethléem, où naquit le Sauveur, est taillée dans le roc, elle a trente-sept pieds et demi de long, onze pieds trois pouces de large et neuf pieds de haut. D'après la tradition, elle abritait, la première nuit de Noël, un bœuf et un âne.

Q.—Pourquoi passe-t-on en prières la nuit de Noël?

R.—Pour honorer l'heure à laquelle Notre Seigneur est venu au monde. Pour bien célébrer la fête de Noël, nous devons exciter dans nos cœurs un tendre amour pour l'Enfant Jésus, l'adorer humblement dans la crèche, le remercier d'être venu nous sauver, nous efforcer d'imiter les vertus de son enfance.

Q.—Pourquoi les prêtres disent-ils trois messes le jour de Noël?

R.—Pour honorer les trois naissances du Fils de Dieu; 1o sa naissance éternelle dans le sein de son Père; 2o sa naissance temporelle à Bethléem; 3o sa naissance spirituelle dans l'âme des justes par la charité.

Q.—Est-on obligé d'entendre ces trois messes?

R.—Non; mais il est bien de le faire quand on le peut.



Une Veillée de Noel

C'ETAIT la veillée de Noël. Tandis que Madame Jalbert et ses filles s'affairaient aux préparatifs du succulent réveillon qui réjouirait petits et grands au retour de la messe de Minuit, son mari, leurs fils et quelques bachelors *des alentours causaient gaiement, en fumant leurs pipes.*

Soudain, la porte s'ouvrit, et un petit vieillard, tout enneigé, parut dans l'encadrement. Une exclamation spontanée et joyeuse l'accueillit: "Père Ricard!" On l'entourait. Lui répétait: "Bonsoir, bonsoir, mes enfants", tout en serrant, à la ronde, les mains qui se tendaient...

Le Père Ricard, comme on l'appelait, n'aurait pas été le premier pionnier de l'endroit, le fondateur de la paroisse, que seules, sa bonhommie, la cordialité de son sourire et de ses manières lui auraient conquis la faveur de tous. A ces mérites, le malheur avait ajouté son auréole: le vieillard, tel l'arbre désolé qui survit à ses frondaisons, avait vu disparaître, autour de lui, toute sa famille. C'était l'espoir de retrouver un peu l'illusion des bonheurs perdus qui l'emmenait ce soir, au foyer nombreux et hospitalier des Jalbert.

"Il neige donc, père Ricard?" questionna Marie-Anne, une des jeunes filles, tandis que le nouvel arrivant s'installait, les pieds au feu, dans le fauteuil qu'elle lui avait approché! "Oui, la nuit sera mauvaise. Il ne sera peut-être pas prudent de se mettre en route pour la messe de minuit." Un "oh!" de regret se fit entendre, et une ombre de déception passa sur les figures. "Bah! nous risquerons!" fit le beau Paul Duval, récemment arrivé au pays, et qui voulait plaire à Marie-Anne.

"Braver la tempête?" Le vieillard secoua la tête gravement et son regard parut fixer quelque chose d'invisible et de lointain. "Ce soir me rappelle..."

En un clin d'oeil, les chaises se rapprochèrent. Un éclair de plaisir brillait dans tous les yeux: le vieux pionnier allait évoquer un de ses souvenirs!

* * *

Ce soir me rappelle, reprit-il, mon premier Noël dans la prairie. Ah! ce n'était pas alors comme aujourd'hui! Les maisons spacieuses et confortables — et son regard embrassait la cuisine qui faisait l'orgueil de Mme Jalbert.— n'avaient point encore remplacé les huttes en tourbe. C'est là que nous nous terrions, une partie de l'hiver, n'ayant pour voisins que la neige et les nuages, n'entendant, des mois durant, d'autres voix étrangères que celles du vent et des loups hurlant leur faim.

Cet hiver — le premier que nous passions sur notre homestead *— avait été particulièrement hâtif et rigoureux. Aussi, quand arriva la veille de Noël et que je vis ma jeune femme essuyer furtivement les larmes qui jaillissaient malgré elle de ses yeux au souvenir des fêtes joyeuses d'En-bas, je n'y tins plus. Le temps était clair et sec, la neige solide. "Si nous allions surprendre les Larose? proposai-je, après le dîner. Ils ne doivent pas s'ennuyer moins que nous..." Ah! quel sourire de gratitude illumina la figure de ma Louisette! "Mais, le petit? objecta-t-elle aussitôt. S'il allait prendre froid? C'est si loin!..." Nos plus proches voisins demeuraient à douze milles et notre bébé avait à peine dix mois. "Bah! répliquai-je, quand il sera bien roulé dans des couvertures..." Le voyage fut décidé.*

Le soir tombait — il vient si vite en décembre — quand nous partîmes. J'avais bien remarqué, tout au bord de l'horizon, une longue ligne blanche... Mais quelques étoiles piquaient le ciel; les chevaux marchaient bon train, nous arriverions avant la tempête. Et la carriole au son gai des grelots, fila sur la neige brillante...

Ignorant que j'étais des traîtrises de la prairie! Le cinquième mille était à peine entamé qu'une bourrasque de vent éveilla mon inquiétude. A perte de vue, sous le ciel bas, la blancheur morne s'étendait sans un arbre, sans une maison, sans un point de repère. Les étoiles avaient disparu. Ma femme chantonnait doucement pour endormir le petit. Lui faire part de mes craintes? Rebrousser chemin? Je n'osai.. Elle paraissait si heureuse. Elle aurait éprouvé une telle déception! N'avions-nous pas, d'ailleurs, près de la moitié de la route de parcourue?

Maintenant, la vue ne dépassait guère la tête des chevaux. La neige commença à tomber, une neige fine que le vent devenu soudain glacé, furieux, nous soufflait au visage.

Alors, Louisette eut peur. J'entends encore son cri: "Pierre, arriverons-nous?" Je la rassurai, mais, de minute en minute, mes dernières espérances s'éteignaient, comme tantôt, les étoiles. Le vent tournait. Comment s'orienter? Déjà, les chevaux aveuglés, suant, soufflant, n'obéissaient plus au mors. Malgré moi, ils changeaient de direction.

Puis ce furent les heures d'horrible angoisse. Nous étions perdus: perdus dans le noir, dans le froid, dans la poudrerie...! Ah! ceux qui se sont égarés, un jour, connaissent seuls cette sensation d'épouvante et de désespoir. J'entendais ma femme pleurer tout bas; je la sentais frissonner en serrant dans ses bras son petit qui avait faim et larmoyait. La tempête redoublait. L'attelage n'avançait plus qu'à peine. J'avais abandonné les guides. Déjà, tandis que je cherchais à protéger, contre le froid, ma femme et mon enfant, l'engourdissement fatal me gagnait...

* * *

Je recommandais mon âme à Dieu quand ma Louisette — ah! la vaillante et sainte petite femme— eut une inspiration. "C'est la nuit de Noël, dit-elle, d'une voix que les pires appréhensions faisaient trembler. Comme nous, dans la grotte de Bethléem, Jésus souffrit et la Vierge pleura. O Jésus de la Crèche, ayez pitié de mon enfant, et par les larmes de votre Mère, sauvez-nous! En témoignage de notre reconnaissance, je promets d'offrir à l'église qui sera construite bientôt, je l'espère, une belle crèche de Noël où tous les petits enfants, des alentours viendront apprendre à vous chérir et à vous prier."

Quelques minutes s'étaient à peine écoulées depuis cette promesse que les chevaux parurent reprendre vigueur. Eux qui tournaient, las et sans but, dans la prairie, depuis des heures, on les aurait dit subitement aiguillonnés, comme lorsqu'ils sentent l'étable. La carriole buta contre un obstacle; ils s'arrêtèrent. Je descendis de voiture... et reconnus le traîneau dont je me servais pour transporter le charbon et le bois du hangar à la maison: nous étions chez nous!"

A la messe de Minuit, ce soir-là, quelques fidèles contemplèrent avec une émotion particulière la crèche resplendissante, et en songeant au drame qu'elle rappelait, invoquèrent avec plus de confiance et d'amour le divin Enfant.

ANNETTE SAINT-AMANT

Préparons les "Fêtes"

En préparant la dinde ou les poulets, si vous frottez l'intérieur de la volaille avec un morceau de citron, la chair en sera plus blanche et plus tendre.

* * *

Beaucoup de ménagères croient plus avantageux d'acheter une dinde de l'année. C'est une erreur. Les dindes d'un an donnent meilleure satisfaction.

* * *

Si la dinde choisie est jeune et fraîchement tuée, ses yeux seront entiers et brillants, la peau mince et tendre, et les jointures souples. Si l'oiseau est vieux, la peau ne pourra pas être facilement déchirée, avec une épingle, comme lorsqu'il est jeune.

* * *

Une jeune oie a les pattes jaunes et peu de duvet.

* * *

Voici un moyen excellent pour attendrir la chair des vieilles volailles: faites tremper l'oiseau, pendant vingt-quatre heures, dans de l'eau froide où vous aurez mis une ou deux poignées de cendre de bois; enlevez les plumes, et laissez-le suspendu encore vingt-quatre heures; farcissez; faites bouillir un quart d'heure dans un bouillon léger de veau; retirez, lardez, et rôtissez-le. Quand il sera presque cuit, arrosez-le de beurre fondu très chaud — et votre vieille volaille aura la saveur délicate d'un jeune poulet.

* * *

Pour les gâteaux ayez de l'excellente farine. Une farine de mauvaise qualité est de la fausse économie. Battez bien les œufs. Mettez deux ou trois rangs de papier huilé dans le fond de vos lèchefrites ou de vos moules. Cela empêchera les gâteaux, biscuits, etc, de brûler en dessous. Faites cuire les gros gâteaux lentement.

* * *

On réussit mieux le bonbon les jours secs que les jours humides.

* * *

Le sucre à la crème, le fudge, pour être bons ne doivent pas être en grain. Il faut retirer le sirop du feu aussitôt qu'il fait boule dans l'eau, puis le brasser longtemps, d'un mouvement régulier.

RECETTES

OIE ROTIE

Choisissez l'oie en allouant à peu près une livre par personne à servir. Lavez-la à l'intérieur et à l'extérieur avec de l'eau chaude dans laquelle vous aurez fait dissoudre du soda. Rincez dans l'eau bouillante et séchez avec une serviette. Farcissez et attachez solidement. Frottez ensuite l'extérieur avec de la farine mêlée de poivre et de sel. Mettez au fourneau, dos dessus, et arrosez fréquemment. Ajoutez une tasse d'eau après une demi-heure de rôtissage. Une demi-heure de cuisson est requise par livre de viande.

Pour faire la sauce, enlevez le plus possible de la graisse de l'oie dans la lèchefrite, épaississez le bouillon qui reste avec de la farine démêlée avec un peu de lait froid, et agitez bien. Ajoutez graduellement de l'eau bouillante pour donner à la sauce l'épaisseur voulue.

FARCE AUX POMMES

2 tasses de miettes de pain; 2 tasses de pommes bouillies; 1 tasse de raisin de corinthe; ¼ de cuillerée à thé de sel. Mêlez bien.

PLUMPUDDINGS AUX ŒUFS

½ livre de fleur; 6 onces de raisin; 6 onces de currants; ¼ livre de suif haché; ¾ livre sucre brun; ¼livres de carrottes pilées; ¼ livre de patates pilées; 1 cuillerée à soupe de melasse; 1 once d'écorce de citron confite au sucre; 1 once de citron confit.

Mêlez la farine, les raisins de Corinthe, le sucre et le suif; ayez les carottes et les patates prêtes et ajoutez-les, en brassant, aux autres ingrédients; ajoutez la melasse et l'écorce de citron, mais ne mêlez aucun liquide à la pâte car elle serait gâtée. Mettez le tout dans un linge, pas trop serré, ou dans un moule, mais alors ne le remplissez pas afin que le pudding puisse lever. Faites bouillir pendant quatre heures. Servez avec une sauce un peu piquante. Le pudding sera meilleur si on le prépare la veille au soir.

* * *

Un plumpudding bien préparé et bien bouilli peut se conserver pendant plusieurs mois.

CHOCOLAT FUDGE.

3 tasses de sucre, 2 tablettes de chocolat, ½ tasse de lait, gros comme un œuf de beurre, 2 cuillerées à table de mélasse.

Mélangez et faites bouillir 6 minutes en agitant constamment. Enlevez du feu, ajoutez 1 cuillerée à thé de vanille, et battez jusqu'à ce qu'il commence à faire du grain, et versez dans un plat enduit de beurre. Coupez en carrés, quand il sera refroidi.

DIVINITY FUDGE.

2½ tasses de sucre; ½tasse de Karo corn Syrup; ½ tasse d'eau; 2 blancs d'œufs; 1 tasse de noix pilées.

Mélangez le sucre, le sirop et l'eau, et faites bouillir jusqu'à ce qu'il forme une boule ferme entre les doigts trempés dans l'eau froide. Battez les œufs durs. Versez la moitié du mélange bouillant sur les œufs, en battant continuellement. Remettez l'autre moitié sur le feu et faites bouillir jusqu'à ce qu'il forme une boule dure dans l'eau froide. Enlevez du feu et versez sur la première moitié, en battant continuellement. Ajoutez la vanille et les noix, versez dans un plat enduit de beurre, et coupez en carrés.

PEANUT BUTTER FUDGE

2 tasses de sucre pulvérisé; 2 cuillerées à table combles de beurre *peanut;* 1 tasse de lait.

Mélangez et mettez sur la flamme. Faites bouillir 5 minutes. Battez, versez dans un plat enduit de beurre, et coupez en carrés.

PENOCHE

1 livre de cassonade; 2 livres de noix englaises pilées; 1 tasse de lait.

Mélangez et faites bouillir jusqu'à ce que le sirop file de la cuillère. Enlevez du feu, ajoutez les noix et la vanille, battez en crême, versez dans un plat enduit de beurre, et coupez en carrés.

BONBONS BLANCS

3 tasses de sucre, ¼ cuillerée à thé de crême de tartre; ⅓ tasse d'eau chaude; ¼ cuillerée à table de vinaigre.

Faites bouillir ces ingrédients ensemble, sans agiter, jusqu'à ce que le mélange devienne cassant dans l'eau froide. Versez dans des plats enduits de beurre. A mesure que les bords se refroidissent, repliez vers le milieu. Quand il est assez refroidi pour être manipulé, étirez jusqu'à ce qu'il soit blanc et luisant. En tirant aromatisez avec vanille, orange, chocolat, ou autre chose. Coupez avec ciseaux ou couteau tranchant.

MAIS GRILLE AU SUCRE D'ERABLE

Tranchez quatre livres de sucre d'érable et arrosez d'une chopine d'eau. Faites bouillir jusqu'à ce que le sirop s'effile. Ajoutez alors le maïs grillé (pop corn) en brassant bien, et versez dans un plat.

Le riz soufflé qui se vend sous le nom de *puffed rice* peut remplacer le maïs grillé.

CARAMELS AU CHOCOLAT

1 tasse de sucre; 1 tasse de mélasse; 1 tasse de crême; 1½ cuillerée de beurre; 4 morceaux de chocolat non sucré. Agitez fréquemment tandis que le mélange bouille. Faites cuire jusqu'à ce que le sirop durcisse dans l'eau. Versez dans des lèchefrites peu profondes et bien beurrées. Placez dans un endroit très froid, et quand le bonbon sera refroidi, coupez-le en carrés.

DATTES FARCIES

Enlevez les morceaux d'une livre de belles dattes. Prenez les dattes de moindre apparence et pilez-les avec des noix. Remplissez les autres dattes de mélange et enveloppez chaque fruit dans un morceau de papier huilé dont vous tordez les bouts, comme pour les bonbons achetés.

Le beurre peanut fait aussi un excellent remplissage.

On fait encore un bonbon du même genre avec du raisin épépiné et des noix ou des amandes pilés ensemble.

Rêve de Noël

Voici Noël: Je rêve à l'humble maisonnette
Des simples et des inconnus;
Je rêve un bon gros feu de cèdre et d'épinette
Pour chauffer les pieds qui sont nus.

Je rêve que les bons dont la vie est amère
Ce soir ne sont pas oubliés,
Et que les petiots sans famille et sans mère
Ont des joujoux dans leurs souliers.

Je rêve que les morts, nos chers vieux et nos vieilles,
Viennent comme en un rendez-vous,
Les hommes vigoureux et les femmes vermeilles,
Pour manger le pain avec nous.

Je rêve qu'aux détours sinistres de la route
On ne voit plus personne errer;
Je rêve qu'il n'est plus de grande âme en déroute,
Ni de beaux yeux faits pour pleurer.

Je rêve pour les fils de la noble souffrance
La promesse des jours plus beaux;
Je rêve plus d'amour, surtout plus d'espérance,
Et moins d'oubli sur les tombeaux!...

Je rêve un avenir radieux et prospère
Pour mon pays et pour ses lois;
Je rêve au Canada qui garde et qui vénère
Ses doux cantiques d'autrefois!

Blanche LAMONTAGNE.

LE CLOU

Un grand blessé, convalescent, sortait d'une chapelle où l'on vénérait une image de Notre-Dame des Tranchées. Passe un vieux paysan du Poitou:

—Quel dommage tout de même, qu'il ait une jambe de bois!

—Et non, le père... fit, en souriant le poilu. A quelque chose malheur est bon.

—Comment ça? monsieur le militaire.

—Voyez-vous, autrefois mes chaussettes me retombaient toujours sur les chevilles; aujourd'hui, au moins, j'en puis fixer une avec... un clou.

—!!!

Le rire franc du blessé gagna le paysan, mais son ingénieuse trouvaille ne modifia en rien, soyez sûr, la conception que le terrien a toujours eu de l'homme: deux bras, deux jambes et des solides... avec un cœur, bien entendu, qui aime Dieu, sa famille, sa patrie.

—Celui qui fait toujours ce qu'il veut fait rarement ce qu'il doit.

* * *

...cent pas dire, et ce qu'on ne peut pas faire: la musique est le volapuk des âmes tendres.

* * *

—Il y a nombre de gens, en politique surtout, qui sont comme les bouteilles, qui n'ont de valeur que par ce qu'on met dedans.

* * *

—Ne discutez jamais, vous ne convaincrez personne. Les opinions sont comme les clous: plus on tape dessus, plus on les enfonce.

* * *

—A l'opposé du corps, plus le cœur sert, moins il s'use.

On trouvera LE COIN DES ENFANTS en page 10

Le Coin des Enfants

Le Noël des Enfants

Il est né dans une étable,
Une nuit, par les temps froids,
Pour nous rendre supportable,
La misère sous nos toits.

Il voulut, dans une crèche
Dormir sa première nuit,
Pour qu'un peu de paille sèche
Nous parût un meilleur lit.

Il voulut, lui que des Anges
Fêtaient par de divins chants,
Apparaître dans ses langes
Aux pauvres bergers des champs.

Et par ce touchant mystère
Rendre visible à nos yeux
Que les humbles de la terre
Sont les plus grands dans les cieux.

Jésus, qui ne veut des hommes
Que l'innocence et la foi,
Petits enfants que nous sommes,
Sommes-nous petits pour toi?

Origine de la crèche

Saint François d'Assise passe pour avoir été le premier à représenter le mystère de Bethléem. La veille de Noël il faisait préparer dans un bois, une grande cabane et une crèche garnie de paille; on y amenait un bœuf et un âne.

Des personnes choisies et habillées comme en Orient représentaient la Sainte Vierge, Saint Joseph et les bergers.

Un autel était dressé à côté pour y dire la sainte messe. Les peuples accouraient en foule. A minuit, la chapelle était splendidement illuminée; l'office se faisait très solennellement. Après l'Evangile, Saint François expliquait le mystère et disait des choses admirables sur l'Enfant-Jésus. L'air retentissait de pieux cantiques.

Le religieux qui avait préparé la fête assure avoir vu, dans la crèche, un enfant d'une beauté ravissante, qui dormait, et que Saint François embrassait tendrement comme pour l'éveiller.

(Vie de S. François.)

Mes petits amis m'écrivent...

Howell, Sask.

Chère Demoiselle,

Je suis en vacances en ce moment, et je profite de cette occasion pour vous écrire. Ces vacances sont plutôt tristes que joyeuses, c'est à cause de la grippe espagnole que nous sommes dans nos familles. Jusqu'ici nous avons été exempts de la maladie, mais nous pouvons bien l'avoir encore car il y en a plusieurs de morts à Howell.

J'ai entendu dire que vous étiez venue, cet été, à Howell, mais je n'ai pas eu le plaisir de vous voir, parce que je ne l'ai su qu'après. Si vous vous trouvez à revenir à Howell, tâchez d'aller jusqu'au couvent, car il y a plusieurs petites filles qui seraient bien contentes de vous voir, moi j'en suis une.

Je vais depuis quatre ans au couvent. Je suis dans le sixième grade pour l'anglais, et la deuxième section pour le français. J'aime bien aller au couvent, mais je suis encore plus contente quand je suis dans ma famille, parce que je peux lire le *Patriote*. Quand il arrive, il y a presse à lire la page "En famille" et toutes les belles petites histoires et les bons conseils qu'il y a.

J'admire votre patience et votre bonté de vous occuper de toutes ces petites lettres. Il faut sûrement avoir bien de la patience. Vous êtes bien bonne. Je serai aussi bien contente de pouvoir vous voir et vous parler de vive voix.

Quand je suis à la maison, j'aide à maman, je prends soin de mes petits frères. Je suis la deuxième dans la famille. Il y a quatre garçons, et nous sommes cinq. Je suis la seule fille.

Le mois prochain, je tâcherai de vous écrire encore.

En terminant, je vous souhaite beaucoup de succès dans votre si belle œuvre.

De votre petite amie,

Maria Pouliévre (11 ans)

Gravelbourg, Sask.

Chère Mademoiselle,

Je suis heureuse de vous écrire pour la première fois. Je reste au presbytère, chez mon oncle, le curé, qui est bien bon pour nous. J'ai aussi avec moi ma chère maman, ma petite sœur qui a 9 ans et mon petit frère, huit ans. Mon papa est mort à la guerre, l'année dernière le 15 mai. J'ai eu bien de la peine. Nous aurions été si heureux de le voir revenir au milieu de nous.

Je suis dans le quatrième grade. J'aime surtout à apprendre le français, c'est une si belle langue. Nous avons un beau couvent, des Sœurs de Jésus Marie de Sillery. J'aime beaucoup mes maîtresses, elles sont si bonnes. Je suis heureuse de porter le même nom que vous. J'aimerais donc à vous connaître, vous paraissez si bonne.

Je vous quitte, chère demoiselle, en vous demandant la permission de vous écrire encore.

Annette Simard (11 ans)

Alida, Sask.

Chère Mademoiselle,

Je vous écris une petite lettre pour vous faire part de mes occupations. Nous ne sommes pas une grande famille, nous ne sommes que six. Papa, maman et quatre enfants. Moi je suis la troisième. Nous recevons le *Patriote* toutes les semaines. Je suis bien contente quand il arrive. Je me presse à regarder la page "En famille" surtout "le coin des enfants". Je vais à l'école tous les jours, à Cantal, avec ma petite sœur Rose-Alma. Mais pour le présent, l'école est fermée pour cette grippe espagnole. Je suis dans le troisième grade pour l'anglais. Nous apprenons le français et le catéchisme aussi. Notre institutrice est française. Nous l'aimons bien. Je vais finir ma lettre pour aujourd'hui.

Au revoir, chère mademoiselle,

Une nouvelle petite amie,

Maria Laurent (12 ans)

Encore une bonne et charmante petite amie qui me vient d'Howell. Je ne pourrai sûrement pas m'empêcher de retourner là quelque jour, ne serait-ce que pour répondre à tant de gentillesse. Merci pour l'aimable appréciation de la page "En famille" et la photographie. J'ai vite reconnu ma petite correspondante.

Parce qu'elle porte le même nom que moi, qu'elle habite Gravelbourg et qu'elle a au coeur un gros chagrin, Mlle Annette a droit à un accueil particulièrement affectueux de la part de la grande amie et j'espère qu'elle va devenir une fidèle habituée du "Coin des Enfants".

Mlle Maria est aussi, de notre famille. Elle lit le journal avec plaisir. Elle a de plus le bonheur d'avoir une institutrice française. Comment, avec cela, ne pas devenir une vaillante patriote!

La Directrice

Cónte de Noël

Les deux Musiciens de l'enfant Jésus

La messe de minuit vient de finir.

La foule des fidèles descend les marches de l'église, s'éloigne sans bruit, disparaît dans l'épais brouillard qui s'étend lourdement sur la ville, en cette glaciale nuit de Noël.

Par la large baie du grand portail, on distingue encore dans la sombre profondeur des nefs vides, là-bas, les cierges de l'autel qui pointent dans l'ombre leur lointaine et tremblante étincelle d'or; et là-haut, sous les arceaux de la voûte, l'étoile lumineuse qui a ravi les fidèles s'éteint lentement.

Bientôt la grande porte de chêne aux ferrures sonores roule sur ses gonds et se ferme avec un bruit sourd, qui semble éveiller dans l'immense vaisseau de pierre tous les mystérieux échos de la vieille cathédrale.

Tout est bien fini, et un grand silence se fait.

Soudain, un léger mouvement se produit dans la pénombre du portail, où monte confusément la vague lueur des proches becs de gaz. Deux enfants sortent d'un coin obscur, où probablement pour éviter les regards, ils se sont réfugiés. Ils s'avancent un peu, s'appuient contre l'une des hautes colonnes, et plongent leurs regards dans la nuit.

"Guiseppe, dit le plus petit à son compagnon, Guiseppe, j'ai bien bien froid... et j'ai bien faim!"

L'aîné reprend d'un ton tendre et doux: "Patience mon pauvre Tito! Patience jusqu'à demain. Puisque nous n'avons rien à rapporter au maître, il faut rester là, en attendant le matin. La nuit ne sera pas longue et demain nous jouerons nos plus beaux airs, sais-tu, aux portes des églises... Il y aura tant de monde... C'est demain la Noël, Tito!"

Ce sont deux enfants: deux musiciens, deux pauvres petits artistes ambulants. L'aîné porte péniblement sur le dos une longue harpe, soigneusement renfermée dans son fourreau de serge verte: treize ans à peine, une belle figure maigrie, mélancolique, déjà grave et rêveuse, qui rappelle vivement le type italien, d'une pâleur mate, avec de grands yeux bruns, frangés de longs cils noirs.

L'autre, huit à neuf ans sans doute, tient, dans ses pauvres mains glacées, un violon, et il le tient parfois sur son cœur, comme on serre un ami, avec un regard de tendresse et un soupir de découragement: ses yeux sont merveilleusement bleus, de ce bleu lumineux et transparent, limpide et profond qu'ont là-bas, dans leur belle patrie lointaine, le ciel et la mer; sous sa chevelure blonde, aux boucles soyeuses pleines de reflets d'or, le cher enfant a une séraphique tête, qui fait penser à ces visages rosés de chérubins légers, qu'on voit quelquefois sourire au vitrail de quelque église, une de ces têtes charmantes et douces, où la lumière semble mettre une auréole, et dont longtemps dans sa cellule eût rêvé à genoux Angelico de Fiésolle...

Giuseppe, l'aîné, qui sent le petit violoniste se serrer plus étroitement contre lui, plonge la main encore une fois dans la bourse de cuir cachée sous sa veste de gros drap usé. Plus rien, non, c'est bien vrai, c'est bien réel, plus rien! Pas un sou, pour donner un morceau de pain à ce pauvre frère qu'une vieille aïeule lui a confié, un soir, en bénissant les deux orphelins qui partaient.

Ils étaient partis, voilà dix-huit mois, et Giuseppe, heureux et plein d'espoir, s'était dit qu'avec un bel instrument sous les doigts, de belles chansons dans la tête et du courage dans le cœur, on devait aller loin par le monde...

Et aujourd'hui, pas un morceau de pain pour Tito, dont il s'était chargé et dont il se sentait responsable devant Dieu...

Il l'attire sur sa poitrine, l'entoure de ses bras, et, lentement comme s'il eut voulu le réchauffer dans son étreinte, avec une indicible émotion, il met sur son front un long baiser...

Alors Tito, levant ses grands yeux sur son frère, laisse tomber cette étrange et terrible interrogation: "Frère, pourquoi a-t-on faim?"

II

Ils sont là, tous les deux, dans le coin le plus reculé du portail, serrés l'un contre l'autre: Tito appuie sa jolie tête blonde fatiguée sur l'épaule du grand frère qui veille.

Le voile du brouillard s'est tout à coup déchiré; un aigre vent du nord siffle autour de la vieille église, et sur la grande place déserte, secoue avec rage les branches des platanes dépouillés.

Voici la neige qui tombe à gros flocons; la bise la soulève en tourbillons de poussière blanche et la jette en brusques rafales sous les arcades du portail.

Tito ferme les yeux: et, frissonnant, grelottant, glacé, il se laisse bercer par les beaux souvenirs qui se réveillent dans sa pauvre imagination accablée et lasse...

Il revoit, là-bas, comme dans une autre vie fuyante et déjà lointaine, le splendide ciel bleu de la patrie inoubliée, et un tout petit village perdu dans une vallée de la Toscane, et les Madones connues dans leurs niches de pierre, et l'aïeule avec ses longs cantiques et son grand chapelet noir qu'elle égrenait toujours, et les premières courses extasiées à travers Florence, avec ses nobles dames qui se penchaient sur les balcons aux premiers accords de la harpe et du violon, avec ses claires nuits transparentes et douces, où l'on pouvait dormir, à la belle étoile, sur les marches d'un palais de marbre blanc baigné de rayons de lune...

Un coup de vent fait gémir la harpe...

Tito rouvre les yeux — et, retrouvant sur ses lèvres, instinctivement, la même question doulou-

(à suivre à la douzième page)

FEUILLETON DU PATRIOTE

JEAN RIVARD

LE DÉFRICHEUR

RECIT DE LA VIE RÉELLE

Par A. GÉRIN-LAJOIE

No. 36

Elle est...mariée! Oui, mon cher ami, malgré ma première détermination bien arrêtée, j'avais fini, comme tu sais, par la connaître, lui parler, et apprendre sur son compte diverses particularités qui me la faisaient aimer davantage. Je me surprenais à faire encore malgré moi d'inutiles et chimériques projets, lorsqu'un dimanche du mois dernier, ne la voyant pas dans l'église à sa place ordinaire, et alarmé déjà de cette absence insolite, j'entendis tout-à-coup au prône le prêtre anoncer parmi les promesses de mariage celle de M. X***, avocat, et de Mademoiselle Joséphine Esther Adéline Du-Moulin! Je fus frappé comme de la foudre, et j'eus toutes les peines du monde à cacher à mes voisins les émotions terribles qui m'agitaient: le cœur me battait à me rompre la poitrine.

"Chaque jour depuis, mon cher ami, je maudis malgré moi un état où les plus belles années de la vie se passent dans la privation des plaisirs du cœur, où le jeune homme doit tenir ensevelis au-dedans de lui-même les plus beaux sentiments de la nature, exposé sans cesse à se perdre au milieu des flots agités de cette mer orageuse qu'on appelle le monde.

"Mais c'est assez me désoler quand je ne devrais que te féliciter. J'espère que j'aurai un jour le plaisir d'accomplir ce devoir en personne. En attendant, je demeure, mon cher ami,

"Ton ami dévoué,

GUSTAVE CHARMENIL"

XXV.

LE MARIAGE ET LA NOCE.

Enfin, le dimanche, cinq octobre 1845, Monsieur le Curé de Grandpré fit au prône, avec toute la solennité accoutumée, la publication de bans qui suit:

"Il y a promesse de mariage entre Jean Rivard, ci-devant de cette paroisse, maintenant domicilié dans le Canton de Bristol, fils majeur de feu Jean Baptiste Rivard et d'Eulalie Boucher, ses père et mère, de cette paroisse, d'une part; et Louise Routier, fille mineure de François Routier et de Marguerite Fortin, ses père et mère aussi de cette paroisse, d'autre part. C'est pour la première et dernière publication."

Le contrat de mariage avait été signé la veille par-devant Maître Boudreau, notaire de Grandpré. On y avait stipulé communauté de biens entre les deux futurs époux, douaire coutumier en faveur de l'épouse, don mutuel en faveur du survivant des deux conjoints. Le père Routier avait donné à sa fille, en avancement d'hoirie, une somme de six cents francs en argent, une vache, deux mères moutonnes, dix poules, un lit garni, une armoire, un rouet, sans compter le trousseau qui n'avait rien, il est vrai, d'aussi riche que les trousseaux de la plupart de nos jeunes citadines, mais qui en revanche se composait d'objets plus utiles et plus durables et devait être par conséquent plus profitable à la communauté.

Mais la partie la plus précieuse de la dot de Mademoiselle Routier consistait dans ses habitudes d'industrie, d'ordre et d'économie. Elle avait été élevée par une mère de talent, et surtout de jugement, qui avait compris que l'un de ses principaux devoirs était d'initier de bonne heure sa fille à tout ce qui concerne les soins domestiques. Aussi était-elle, quoique n'ayant pas encore vingt ans, parfaitement au fait de tous les devoirs d'une maîtresse de maison. Elle pouvait présider à la cuisine et au besoin s'occuper des moindres détails de la basse-cour. Elle pouvait en outre coudre et tailler elle-même tout son linge de corps et de ménage, et confectionner sans le secours de personne ses divers effets de toilette. Aucune affaire d'intérieur ne lui était étrangère.

Pour le père Routier et surtout pour Madame Routier, le mariage de Louise et son départ de la maison étaient loin d'être considérés comme un avantage; c'était au contraire un sacrifice de plus d'un genre. Louise n'appartenait pas à cette classe de la société où la jeune fille douée d'intelligence, de force et de santé est cependant regardée comme une cause de dépenses plutôt que comme une source de richesse, où (chose pénible à dire!) elle est en quelque sorte comme un fardeau dans la maison de son père! Erreur impardonnable dans l'éducation de la famille, qui laisse incultes et sans utilité des facultés que Dieu donne à toutes ses créatures pour les développer, les perfectionner et les faire servir au bonheur général.

Si l'on songe maintenant à toutes les autres qualités de Mademoiselle Routier, à sa gaîté, à l'amabileté de son caractère, à sa sensibilité, et par-dessus tout, à sa nature aimante et dévouée, on admettra que Jean Rivard avait été aussi heureux dans le choix de sa femme que dans tout le reste.

Mardi, le sept octobre, à sept heures du matin, une procession composée d'environ quarante *calèches*, traînées chacune par un cheval fringant, brillamment harnaché, se dirigeait de la maison de monsieur François Routier vers l'église paroissiale de Grandpré.

C'était la noce de Jean Rivard.

Dans la première voiture on voyait la mariée, vêtue de blanc, accompagnée de son père; venait ensuite une autre voiture avec le garçon et la fille d'honneur, ou comme on dit plus généralement, le suivant et la suivante, dans la personne du frère aîné de Louise Routier, et celle de Mademoiselle Mathilde Rivard avec laquelle nous avons déjà fait connaissance. Il eût été sans doute facile pour Mademoiselle Routier d'avoir un plus grand nombre de filles d'honneur, mais elle se contenta volontiers d'une seule. Les parents, amis et connaissances des deux futurs venaient ensuite; puis enfin, dans la dernière calèche, se trouvait, vêtu de noir, le marié accompagné d'un oncle qui lui servait de père.

En apercevant cette longue suite de voitures sur la route de Grandpré, les femmes et les enfants se précipitaient vers les portes et les fenêtres des maisons, en s'écriant: voilà la noce. Les gens occupés aux travaux des champs s'arrêtaient un instant pour les regarder passer.

Arrivés à l'église, le fiancé et la fiancée furent conduits par la main, par leurs pères respectifs, jusqu'au pied des balustres.

Après la messe et la cérémonie nuptiale, toute l'assistance se rendit à la sacristie où fut signé l'engagement irrévocable.

Sortis de la sacristie, les deux fiancés, devenus mari et femme, montèrent dans la même voiture, et prirent les devants, leurs pères respectifs occupant cette fois la calèche de l'arrière.

Il y avait dans le carillon des cloches, dans la propreté coquette des voitures, des chevaux et des attelages, dans les paroles, la tenue, la parure et les manières de toutes les gens de la noce un air de gaîté difficile à décrire.

Si quelque lecteur ou lectrice désirait obtenir de plus amples renseignements sur la toilette de la mariée et celle de sa fille d'honneur, je serais obligé de confesser mon ignorance; toutefois à en juger d'après ce qui se pratiquait alors en pareille circonstance dans la classe agricole, je pourrais affirmer sans crainte que l'habillement complet de Mademoiselle Routier, qui était mise à ravir, ne coûtait pas cent francs, et celui de sa suivante encore moins. Cette question d'ailleurs, toute importante qu'elle fût à leurs yeux, (auraient-elles été femmes sans cela?) ne les avait nullement empêchées de dormir.

Et les cadeaux de noces, cause d'insomnies et de palpitations de cœur chez la jeune citadine, sujet inépuisable de conversation, d'orgueil et d'admiration, à peine en fut-il question dans la famille Routier, ce qui pourtant ne nuisit en rien, j'en suis sûr, au bonheur futur du jeune ménage.

De retour chez Monsieur Routier,—car c'est là que devait se passer le premier jour des noces,—le jeune couple dut, suivant l'usage, embrasser l'un après l'autre tous les invités de la noce, à commencer par les pères, mères, frères, sœurs, et autres proches parents. Près de deux cents baisers furent ainsi dépensés dans l'espace de quelques minutes, au milieu des rires, des éclats de voix et d'un mouvement général.

Le repas n'étant pas encore servi, on alla faire un tour de voiture, après quoi les invités vinrent tous s'asseoir à une longue table, à peu près dans l'ordre suivant: le marié et la mariée occupaient le haut bout de la table appelé la place d'honneur; à leur droite le suivant et la suivante, et à gauche les père et mère de chacun des époux. Les autres convives se placèrent dans l'ordre qu'ils jugèrent convenable.

La table était dressée cette fois dans la grande chambre de compagnie, ce qui n'arrivait que dans les circonstances extraordinaires. Elle était littéralement chargée de mets de toutes sortes, surtout de viandes, dont les pièces énormes, d'un aspect appétissant, faisaient venir l'eau à la bouche et flamboyer les yeux des convives.

Pas n'est besoin de dire que l'on fit honneur au festin. Je ne voudrais pas même entreprendre d'énumérer les morceaux qui furent dépecés, servis et engloutis dans cette mémorable occasion.

Pour les petites bouches, plus friandes que gourmandes, il y avait force confitures aux fraises, aux prunes, aux melons, tartes de toutes sortes, crême au sucre d'érable: mets délicieux, s'il en est.

Parmi les hommes, quelques-uns regrettèrent, sans oser toutefois s'en plaindre tout haut, l'absence de spiritueux; un petit verre de bon rhum, comme on en buvait autrefois, n'eût, suivant eux, rien dérangé à la fête. Mais depuis quelques années, grâce aux prédications de quelques prêtres zélés, des sociétés de tempérance s'étaient établies dans toutes les villes et paroisses du Bas-Canada: et durant les chaleurs de l'été, le sirop de vinaigre, la petite bière d'épinette, et dans quelques maisons, le vin de *gadelle* remplaçaient invariablement les liqueurs fortes du "bon vieux temps.

Le père Routier qui n'avait pourtant aucun péché d'ivrognerie à se reprocher, avait cru, pour donner l'exemple à ses enfants qui commençaient à grandir, devoir prendre un des premiers l'engagement de s'abstenir de boissons spiritueuses, et la croix de bois teint en noir était un des objets qui frappaient le plus les regards en entrant dans la maison.

Malgré cela, le repas fut fai et devint même peu-à-peu assez bruyant. Ce qu'on appelle dans le grand monde les règles du bon ton et de la bonne tenue n'y étaient peut-être pas rigoureusement observées en tous points, mais en revanche on s'y ennuyait moins. Les femmes n'y passaient pas leur temps à s'examiner pour se critiquer réciproquement ensuite, et les hommes causaient et badinaient sans arrière-pensée. Il était facile de voir que la vanité, cette grande plaie de nos villes, n'était que pour très-peu de chose dans les apprêts de cette réunion intéressante. Le sans-gêne, le bonne humeur, l'entrain, la franche gaîté qui régnaient dans toute l'assemblée des convives formaient un des plus beaux tableaux de mœurs qui se puissent imaginer.

Plusieurs des invités renommés pour leurs belles voix chantèrent pendant le repas diverses chansons populaires, chansons d'amour, chansons à boire, chansons comiques, etc., auxquelles toute l'assistance répondait en chœur. "Vive la Canadienne" n'y fut pas oubliée, non plus que "la claire Fontaine" et nos autres chants nationaux.

Les premiers violons de la paroisse avaient été retenus d'avance, et les danses commencèrent de bonne heure dans l'après-midi. Le bal fut ouvert par le marié et la mariée (Jean Rivard avait dû apprendre à danser pour la circonstance), et par le garçon et la fille d'honneur qui dansèrent un *reel* à quatre; vinrent ensuite des cotillons, des gigues, des galopades, des menuets, des danses rondes, et nombre d'autres danses dont les noms nous sont à peine connus aujourd'hui et qu'on ne danse plus dans nos réunions sociales, quoiqu'elles soient de beaucoup plus intéressantes, au dire de certains connaisseurs, que la plupart des danses maintenant à la mode dans les salons canadiens.

La mariée avait la tête ceinte d'une couronne blanche qui servait à la distinguer des autres; sa fille d'honneur en avait une aussi, mais d'un goût plus simple et plus modeste.

La toilette de toutes les jeunes filles du bal se distinguait par une simplicité charmante. Les blanches épaules étaient soigneusement voilées aux regards indiscrets, les robes montantes ne laissant voir que des figures où se peignaient la candeur et la joie. Point de joyaux de prix, point d'autres ornements de tête que quelques fleurs naturelles. Et tout cela n'empêchait pas la plupart d'entre elles d'être ravissantes de beauté, non de cette beauté artificielle, effet de l'art et d'arrangements étudiés, mais de cette fraîcheur, indice d'un sang riche et d'une santé florissante.

Notre ami Pierre Gagnon qui, depuis surtout qu'il avait sauvé la vie à son jeune maître, était le favori de la famille Routier aussi bien que de la famille Rivard, prit part comme tous les autres aux danses et aux chansons. Il réussit même, dans le cours de la soirée, à faire faire, au son de sa *bombarde*, quelques pas cadencés à sa gentille Dulcinée, au grand amusement de toute la réunion.

Les danses se prolongèrent fort avant dans la nuit et la soirée se termina par des jeux.

Le lendemain, les gens de la noce se rendirent chez la mère du marié, la veuve Jean Baptiste Rivard.

Il y avait là un convive de plus que la veille: c'était le vénérable M. l'abbé Leblanc, curé de Grandpré, qui n'ayant pu être présent à la fête, le premier jour de noces, s'était fait un plaisir de venir assister au dernier dîner que son jeune ami devait prendre à Grandpré, avant de partir pour sa future résidence du Canton de Bristol.

Par respect pour le vénérable convive, le repas fut un peu moins bruyant que la veille, quoique la gaîté ne cessât de régner.

Vers la fin du dîner, le digne curé se levant: "Mes jeunes amis, dit-il, en s'adressant aux mariés, pemettez-moi de vous offrir encore une fois, avant votre départ, mes plus sincères félicitations. C'est un beau et touchant spectacle que celui de deux jeunes personnes dans toute la fraicheur de leur printemps, qui se jurent, comme vous l'avez fait, devant Dieu et devant les hommes, d'être l'une à l'autre pour la vie, dans la santé comme dans la maladie, dans la bonne fortune comme dans l'adversité. Mais nulle part ce spectacle n'est plus touchant que dans cette classe de la société où le jeune homme et la jeune femme, en formant ce nœud indissoluble, se vouent en même temps à une vie de labeur et de renoncement, et se résignent courageusement, suivant les paroles de l'Écriture, "à gagner leur pain à la sueur de leur front."

"Je ne serais pas sincère si je vous disais que je vous vois avec indifférence quitter cette paroisse où vous êtes nés. Je vous ai baptisés tous deux, je vous ai préparés tous deux à recevoir le pain des anges, tous deux enfin je vous ai unis par ce lien à la fois si sacré et si doux du mariage chrétien; vous m'êtes chers à plus d'un titre, et en quelque lieu que vous portiez vos pas, mes vœux et mes bénédictions vous accompagneront. Ce qui me console en quelque sorte en me séparant de vous, c'est que la carrière que vous allez parcourir est plus propre qu'aucune autre à assurer le bonheur de l'homme. Tout en tirant du sein de la terre, par un travail modéré, les choses nécessaires à la vie matérielle, vous allez continuer à développer vos forces et votre intelligence, et à exercer dans une juste mesure, toutes les facultés physiques et morales que Dieu vous a départies; vous vous procurerez ainsi la santé du corps et de l'esprit et ce contentement de l'âme que les sages regardent avec raison comme la première condition du bonheur terrestre.

"Si, en considération de mes cheveux blancs, et de ma bonne et constante amitié, vous me permettez de vous adresser quelques conseils, je vous dirai:

"Conservez jusqu'à la fin de vos jours cette aimable gaîté qui semble être l'apanage exclusif de la jeunesse; aimez-vous toujours d'un amour tendre et dévoué; jouissez en paix de tous les plaisirs du cœur, et si le ciel, bénissant votre union, vous accorde des enfants, transmettez-leur intact le bel héritage que vous avez reçu de vos ancêtres; faites-en des chrétiens pleins d'honneur et de foi, de braves et dignes citoyens.

"Vous, mon jeune ami, ne vous laissez jamais séduire par l'appât des honneurs et des richesses. Tenez à l'estime de vos concitoyens, et si dans le cours de votre carrière qui sera longue, je l'espère, vous êtes appelé à remplir des fonctions publiques, ne refusez pas vos services à cette société dont vous faites partie; mais que le devoir et non la vanité soit le mobile de vos actions. L'orgueil, le désir de s'élever, d'acquérir des distinctions illusoires, fait le malheur d'un grand nombre d'individus et par contre-coup celui de la société. C'est souvent parmi les hommes obscurs et inconnus que se trouvent les vrais sages, les âmes magnanimes, les nobles cœurs, les créatures d'élite les plus dignes du respect et de l'admiration de leurs semblables. Rappelez-vous toujours cette belle sentence de Fénelon: "les vrais biens sont la santé, la force, le courage, la paix, l'union des familles, la liberté de tous les citoyens, le simple nécessaire, l'habitude du travail, l'émulation pour la vertu et la soumission aux lois." L'aisance, cette médiocrité que les poètes nous vantent avec raison, est préférable à une grande fortune. Il est permis et même louable de faire des économies pour les jours de la vieillesse et pour l'éducation des enfants; mais quelque richesse que vous amassiez, fuyez le luxe et l'ostentation: vivez simplement, modestement, tout en faisant le bien autour de vous, vous souvenant toujours que cette vie n'est qu'un court passage sur la terre:

"C'est là, mes chers enfants, le secret du bonheur."

Et les jeunes mariés, après les adieux d'usage, où les pleurs ne manquèrent pas de couler, partirent pour leur future demeure du Canton de Bristol.

FIN

Un document intéressant

[illegible] le texte de la rétractation du *Collier's Weekly* à propos du [illegible] canadien:

Il y a quelques mois, l'un des correspondants de notre Revue, [illegible] sur la loi de conscription au Canada, parla incidemment de ce qu'il appela le "patois" des Canadiens-français de la province de Québec.

[illegible] allusion, faite un peu à la [illegible] peut-être, dans un article de [illegible] du reste, blessa plusieurs [illegible] lecteurs canadiens-français.

[illegible] Canadiens-français, descen[illegible] premiers colons français [illegible] font une gloire de par[illegible] pas un patois, mais la lan[illegible] classique de leurs an[illegible]

[illegible] reçu quantité de let[illegible] endroits.

[illegible] protestent vivement [illegible] affirmation qui n'a[illegible] l'hostile dans l'intention [illegible]

[illegible] temps de disette de pa[illegible] impossible de publier [illegible] correspondances.

[illegible] la plus documen[illegible] plus convaincante, que [illegible] est celle du bon [illegible] M. Baillargé.

[illegible] en vérité, par les [illegible] plus compétentes, que [illegible] des Canadiens fran[illegible] province de Québec est [illegible] français de Fran[illegible]

[illegible] avons aucune objection [illegible] selon le témoignage du [illegible] Rochard, que les Cana[illegible] pourraient ne pas [illegible] tout Français (vu [illegible] parlent patois), [illegible] tout Français compren[illegible] quel Canadien fran[illegible] la raison que le Cana[illegible] parle le français.

[illegible] aller plus loin, dans les [illegible] d'abnégation, nous ne dou[illegible] pas que le parler des Cana[illegible] ne soit une survi[illegible] avec quelques modi[illegible] de la langue de Molière.

"[illegible] humanum est": M. [illegible] le sait mieux que nous."

(*Collier's Weekly*, nov. 1918)

Quelques pensées et propos du maréchal Hindenburg

Nous les extrayons d'un livre paru il y a plusieurs mois en Allemagne; la lecture, aux jours où nous sommes, en est particulièrement savoureuse. Le titre, *Hindenburg als Erzieher* (Hindenburg comme éducateur).

1) *Notre front occidental est inébranlable et à l'épreuve. Quand bien même l'ennemi, grâce à son gigantesque gaspillage d'artillerie et de munitions, gagnerait un peu de terrain, il ne le bousculera jamais.*

2) *Nous ne sommes pas gênés de faire face à la guerre avec notre matériel humain.*

3) *La guerre ne se terminera pas sans que les trois principaux coupables, l'Angleterre, la Serbie et l'Italie, soient justement châtiés.*

4) *La France a creusé sa tombe.*

5) *La grande armée américaine est encore dans un nuageux lointain. Et si elle arrive en réalité, elle ne changera rien à la face des choses sur le front européen.*

6) *Ah! cette entrée à Berlin! J'en ai peur d'avance. S'il ne dépendait que de moi, je n'entrerais pas à Berlin, mais je me mettrais en civil et je descendrais à Kottbus.* Je n'aime pas à être porté en triomphe.

Et pour le clou final:

7) En temps de guerre, prophétiser est une mauvaise affaire. Les événements ont une façon désagréable de se venger des prophètes.

Les deux musiciens de l'enfant Jésus

(suite de la dixième page)

reusement monotone, et toujours plus navrante, il répète, mais plus lentement, plus doucement, d'une faible voix qui n'est plus qu'un souffle: "Giuseppe! oh! dis, frère, pourquoi donc a-t-on faim?"

III

Ils dorment tous les deux et leur sommeil semble bien calme. La bise jette sans cesse la neige sous le portail béant, et tout autour des deux enfants la couche blanche monte silencieusement.

Mais, voici que sur la place apparaît soudain une lumière éblouissante. Une grande clarté se dessine et s'approche; et les fins flocons de neige, tourbillonnant en rafales, subitement irradiés de cette brillante lueur, semblent tomber en fleurs étincelantes, comme un léger vol de roses blanches qui seraient des étoiles...

Cette clarté vive frappe les yeux des deux pauvres petits au fond du porche noir. Ils se lèvent, saisis, d'abord craintifs, puis bientôt rassurés et ravis... Au centre de la lumière qui lui fait comme une large auréole, un bel enfant s'avance...

Giuseppe tressaille, et Tito qui devine, a déjà murmuré:

"Frère, c'est l'Enfant Noël, qui passe!"

Jésus a entendu cette voix, et voici qu'il vient mettre un baiser sur ces deux fronts tendus.

"O bel enfant Noël, continue le petit violoniste, ô bel Enfant Noël, daignez rester avec nous. Nous avons froid, nous avons faim, nous avons peur... Toute la nuit, vous entendrez de beaux cantiques que nous apprit notre aïeule et qu'on chante en Toscane."

Le divin Sauveur eut bien des peines à leur faire comprendre qu'il devait, dans cette nuit de Noël, aller baiser tous les enfants au front, dans leur berceau. La tâche est longue et le céleste voyageur n'a pas une minute à perdre car la nuit est bien courte et la terre est bien grande!

"Mais venez avec moi, et, pendant que je me pencherai sur tous les petits fronts, c'est alors que vous jouerez les beaux cantiques d'Italie!"

IV

Ils allaient sur les pas du bel Enfant, enveloppés dans la grande clarté blonde.

Emus, charmés, ils allaient à la suite de leur Divin Maître, les deux petits musiciens de l'Enfant Jésus...

Ils allaient par les vallées et par les plaines, par les villes et par les bourgades, joyeux, légers, comme s'ils eussent eu des ailes...

Ils allaient par les grandes rues et les ruelles étroites, sous les porches armoriés des demeures aristocratiques et sous les poutres branlantes des réduits misérables, —dans la chambre des puissants et des riches, où, sous une douce lumière, tandis que la bûche de Noël flambait haut et clair au fond de l'antique cheminée blasonnée, de frais visages roses reposaient sur la fine dentelle aux couronnes seigneuriales, — dans l'humble mansarde des faubourgs, ouverte à tous les vents, sans porte et sans foyer, où sur le grabat nu, dormaient de pauvres enfants aux joues amaigries, aux yeux caves, au front blême, — partout l'Enfant s'inclinait sur les berceaux; en même temps, le violon et la harpe vibrant sous les doigts des deux petits Florentins de vibrations jusqu'alors inconnues et qui n'étaient plus de la terre, laissaient délicatement tomber de leurs cordes frisonnantes leurs rêveries les plus suaves, leurs berceuses les plus douces, leurs cantiques les plus tendres..

Et sur la dentelle ou sous la bise, tous les chers petits êtres, qui de l'Enfant Noël rêvaient dans leur songe d'or, le sentaient passer sur leur front, dans une délicieuse musique d'anges invisibles..

Ils marchèrent longtemps, longtemps encore. Maintenant ils montaient, ils montaient; le chemin était rude. La harpe paraissait lourde aux épaules de Giuseppe, et la main de Tito raidie par la fatigue, ne pouvait plus lever l'archet.

Ils montaient toujours.

Quand l'aube parut, ils arrivaient sur des cimes bleues devant la porte d'or d'un palais, cent fois plus beau que tous les palais qu'ils avaient rencontrés pendant leur nuit étrange.

La porte d'or s'ouvrit; de grandes ailes blanches passaient dans la lumière, et des harmonies sans nom se répétaient dans l'infini...

Eblouis, les deux enfants tombaient à genoux, et, en cette minute de saisissement ineffable, la harpe et le violon s'échappant des mains qui ne pouvaient plus les tenir, se brisaient avec un léger bruit plaintif et doux, semblable au bruit que ferait une âme en s'envolant...

....

Le lendemain tous les journaux de la ville de X... reproduisaient le fait-divers suivant:

"Ce matin, à la première heure, on a trouvé sous le portail de la cathédrale deux pauvres enfants morts de froid et de faim sans doute. Ce sont deux petits artistes italiens, qu'on avait pu voir, depuis quelques jours, dans notre ville. La neige poussée par le vent dans la direction de l'église, avait presque entièrement recouvert les deux pauvres infortunés de son blanc linceul."

Ce qu'on ne disait point, ce qu'on ne pouvait pas dire, ce qu'on ne savait pas, c'est qu'en cette heure même, à la suite de l'Enfant Noël, — sous les regards des élus, au son de la lyre des anges—deux belles âmes blanches d'enfants entraient au Paradis!

D'après A. LOTH